

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 679. — 16 Avril 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

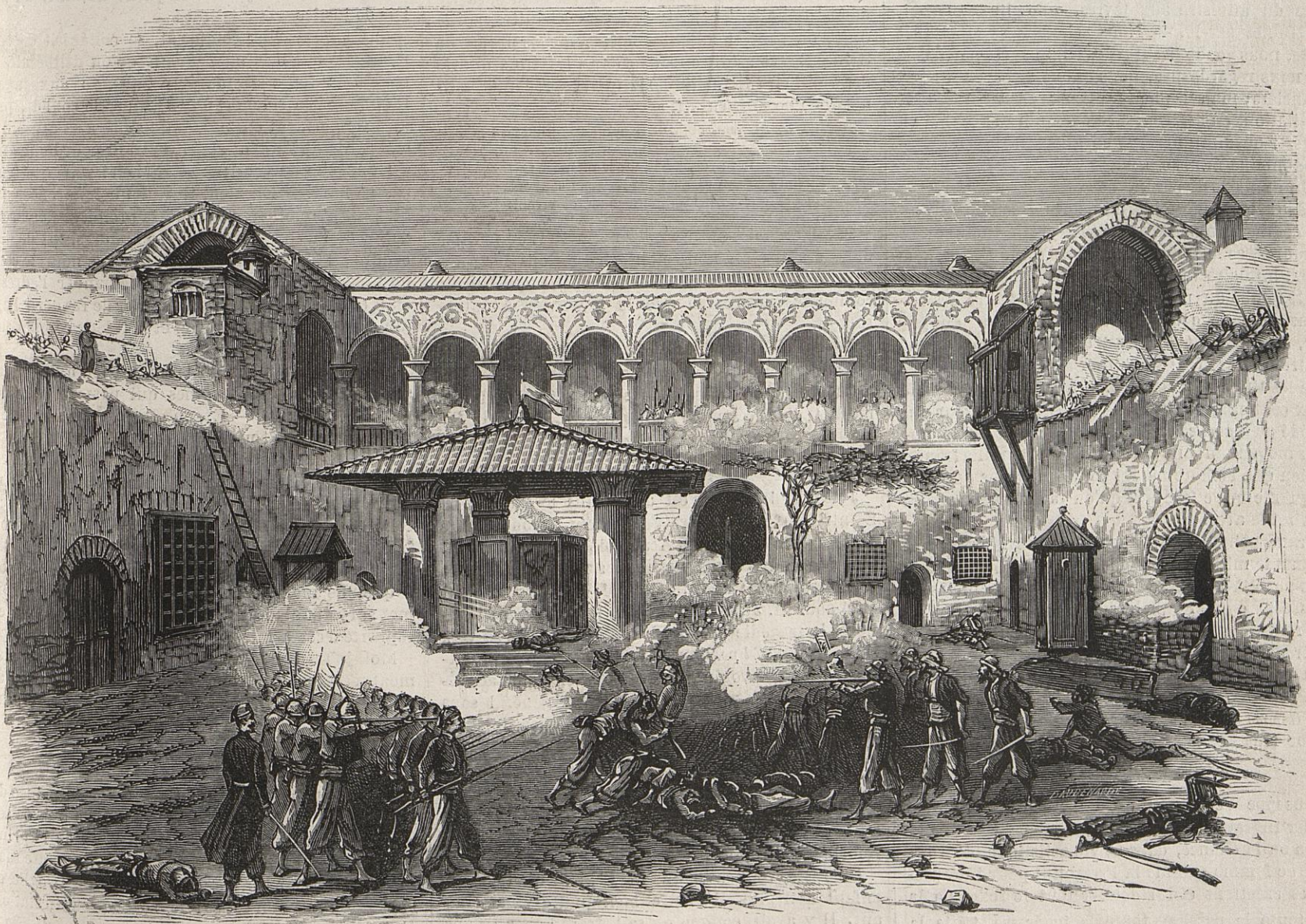
SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Révolte des forçats au bague de Smyrne. — Les fêtes du Beiram. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Le jury du Salon de 1870. — Vue de Rome. — Le Barbier

de Taraston, par Germaine Boué. — Le concours hippique. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Le Grand Marché Parisien. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante, par la comtesse A. de Boretty. — Les tabacs.

GRAVURES : Révolte des orçats au bague de Smyrne. —

Les fêtes du Beiram au Caire. — Une séance du jury de réception des tableaux pour l'exposition de 1870. — Vue du Capitole et du Forum, prise du mont Palatin. — Exposition hippique du palais de l'Industrie. — Le terme. — Le Grand Marché Parisien. — La Havane. — Vue générale de la manufacture des Tabacs la Hondarez.



SMYRNE. — Révolte des forçats au bague du Djezair-Khan. — (D'après le croquis de M. Dartiguenave.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Plébiscite et Marronnier. — Démission de M. Buffet. — Les loisirs d'un ministre démissionnaire. — Ingratitude des compositeurs. — Les deux *Gilda*. — La Patti et la Frezzolini. — Pourquoi M. Emile Ollivier s'assied dans le fauteuil de M. de Lamartine. — Les trois Lebrun. — Une heureuse méprise. — Un fou qui est trop sage. — Fou par amour. — Rubinstein. — Enthousiasme des polonaises pour Liszt. — Les ventes de l'hôtel Drouot. — David Téniers, peintre d'histoire une fois dans sa vie. — Barbey d'Aurevilly et M^{me} Olympe Audouard.

Si on ne nous avait pas lancé un plébiscite dans les jambes, nos affaires iraient très-bien. Il fait du soleil, les squares ont pris une petite teinte verte toute printanière, le boulevard est charmant, le bois est très-couru et, après six mois bien comptés d'un hiver rigoureux, les bourgeons des marronniers des Tuileries, gonflés de sève, s'ouvrent sous une petite pluie bienfaisante.

Quant au marronnier du 20 mars, il est un peu en retard, nous devons le constater, et s'est trompé à peu près d'un mois; ce n'est pas patriotique et c'est très-inquiétant, parce que M. Belmontet, qui croit au marronnier légendaire comme il croit au soleil d'Austerlitz, est allé s'imaginer que c'était une muette protestation contre les libertés spontanément octroyées par l'Empereur. Voilà où on en arrive avec les fétiches. Il est très-évident que ce marronnier est innocent; il n'avait pas de mauvaise intention, ce n'est pas lui qui a commencé, c'est le givre, et les frimas de février, il ne peut pas être responsable. Ce serait tout à fait inconstitutionnel.

**

M. Buffet est conséquent avec lui-même, et le ministre des finances se lave les mains de l'article 13. Aussi toute cette semaine, les agités qui fréquentent la petite Bourse, qui se tient devant le passage de l'Opéra, n'ont eu que le nom du ministre aux lèvres. — M. Buffet par-ci, M. Buffet par-là. — Nous achetons si M. Buffet reste, nous vendons s'il part. Enfin il est parti, cela ne nous regarde pas, nous, nous ne sommes pas financiers; mais les bonnes gens, en voyant tant d'agitation, en arrivent à se demander si le blé va hausser ou diminuer, parce que M. Buffet abandonne le ministère.

Un ministre de perdu, deux de retrouvés, c'est le fonds qui manque moins. L'honorable député des Vosges est un homme de conviction; je lui indique une ressource, celle qui réussit si bien à M. Disraeli, le grand ministre vaincu par M. Gladstone. M. Disraeli, tombé du pouvoir, s'est mis à écrire des romans. Dimanche dernier, il en a livré un au public, intitulé *Lothaire*; c'est un titre qui n'est pas folâtre, mais il faut s'habituer à ne jamais discuter avec les titres anglais. — Son *Lothaire* a été acheté deux cent cinquante mille francs par l'éditeur qui a cédé au *Quarterly Review* la permission de le publier moyennant une redevance de cent mille francs, si bien que l'œuvre ne lui coûte déjà plus que cent cinquante mille francs et qu'on va en gagner quatre cent mille avec.

Grand peuple, va! Payer un roman deux cent cinquante mille francs! Quel exemple! Que n'écrivons-nous là-bas; avec le talent de ces hommes, je vous assure que les plébiscites me seraient bien indifférents. Je vois déjà le petit palais byzantin, à l'entrée du grand canal, où j'irai écrire un nouveau roman destiné à soulager mon cœur d'écrivain et à alourdir ma bourse de poète bien renté.

L'Homme qui rit et *Lothaire*. — On dira désormais : Victor Hugo et Disraeli.

**

Giuseppe Verdi est un grand homme, mais c'est un fier ingrat!

Il a eu la chance, dans sa vie artistique, de trouver une femme comme la Frezzolini pour interpréter ses créations et lui donner tout le relief de la vie, toute la passion, toute la tendresse, toute la chaleur qui déborde dans ses opéras; et le lendemain de la représentation de *Rigoletto* par la Patti,

à laquelle il assistait, il laisse chez la marquise de Caux sa carte de visite avec cette mention :

« A la vraie, à la seule *Gilda*, compliments sincères. »

La Patti est une charmante *Gilda*, qui en doute? Mais la Frezzolini, elle, aurait répandu son sang, la grande artiste, pour mieux exhaler sa douleur. S'il en fut une unique au monde, une *Gilda*, c'était celle-là. Quelle lave! On aurait dit qu'elle exhalait son âme dans son chant divin. Doucement agitée dans l'air *caro nome che il mio cor*, comme sa voix sanglotait, comme on sentait son cœur se fondre quand Rigoletto la pressait sur sa poitrine... *Pianze! Pianze!* Et dans le quatuor, quels cris déchirants.

Maestro, vous êtes un ingrat!

**

M. Emile Ollivier est académicien, voilà une chose faite, et s'il y a un fait qui prouve combien est profonde et curieuse l'évolution que nous avons accomplie, c'est bien celui-ci.

M. Thiers, M. Guizot, M. Vitet, M. de Rémusat, M. de Noailles, MM. de Laprade, de Broglie, Prévost-Paradol et d'Haussonville votent à l'Académie pour un ministre de l'Empire. — Quelle surprise nous était réservée! Mais nous en verrons bien d'autres. Attendons!

Seuls M. Lebrun et M. de Ségur ont refusé leurs voix au garde des sceaux. Il occupe le fauteuil de Lamartine, et on s'est étonné de voir un orateur remplacer un aussi grand poète. Il y a des hommes qu'on remplace et d'autres auxquels on succède. Lamartine est du nombre; M. Emile Ollivier, comme député au Corps législatif, a été chargé de faire le rapport de la commission qui discutait la dotation que le Gouvernement impérial (on peut dire la France) accordait au poète des *Harmonies*. C'est là un point de contact. De plus, le garde des sceaux était l'ami particulier du grand homme. Aux jours de février, il avait connu dans toute sa gloire celui qui avait rédigé le fameux manifeste aux puissances étrangères, et enfin, le croira-t-on, les tendances intimes de M. Emile Ollivier, celles qu'on garde au fond du cœur, sont à la poésie. Si ses études, sa vie déjà si remplie l'ont entraîné vers les luttes politiques, on peut lui appliquer la fameuse phrase de Sainte-Beuve : « Il se trouve dans les trois quarts des hommes comme un poète qui meurt jeune, tandis que l'homme survit. »

Alfred de Musset répondit à Sainte-Beuve :

Relis-toi, je te rends à ta muse offensée;
Et souviens-toi qu'en nous il existe souvent
Un poète endormi toujours jeune et vivant.

Si le garde des sceaux nous permettait de fouiller dans ses tiroirs, nous nous chargerions bien d'y trouver des sonnets. Nous savons déjà qu'il avait commencé un roman que le 2 janvier à interrompu.

Comme c'est commode de faire de la poésie par le temps de sénatus-consulte qui court.

Chez le garde des sceaux, le poète n'est pas mort, il étouffe sous la politique.

**

Jules Janin, lui, s'est assis dans le fauteuil de Sainte-Beuve, et il avait sagement renoncé à être de l'Académie quand l'Académie est venue à lui. On a retrouvé dans les deux scrutins les boules contraires de M. Lebrun et de M. de Ségur, qui ont opté pour M. Jules Lacroix; M. Lebrun voulait honorer la tragédie et la tradition en donnant sa voix à l'auteur d'*Oedipe*. Quant à M. de Ségur, qui diable a-t-il bien voulu honorer? Ce vénérable académicien a quatre-vingt-dix ans; il fut général sous l'Empire. Il y a *soixante-six ans*, l'Empereur lui a donné la Légion d'honneur de sa main.

On voit que l'Académie est un corps conservateur.

Il est probable que ce vote contraire à M. Ollivier avait sa signification comme protestation contre les réformes politiques.

Du reste, vous savez que M. Lebrun n'est pas un enfant non plus, il a bel et bien quatre-vingt-cinq ans. Il y avait, comme on sait, trois Lebrun dans l'Empire : Lebrun-Pindare, Lebrun, duc de Plaisance, et ce dernier Lebrun, qu'on finit par appeler

Lebrun-Marie-Stuart, du nom de son œuvre la plus célèbre.

C'est à lui qu'arriva cette histoire, trop connue peut-être. Le lendemain matin de la bataille d'Austerlitz, l'Empereur reçut au camp une ode pleine de chaleur et d'enthousiasme, et dont il se plut tout le jour à réciter tout haut les vers redondants et un peu ossianesques qui lui plaisaient tant. Cette ode était signée Lebrun.

Or, pour l'Empereur, Lebrun, c'était le grand Lebrun, Lebrun-Pindare. « Qu'on lui fasse une pension de six mille livres, » dit Sa Majesté, et M. de Cambacérès envoya le brevet à Lebrun-Pindare, qui prit la pension sans chercher à comprendre.

A quelque temps de là, on vint dire à l'Empereur que celui qui avait chanté la victoire était un enfant de dix-neuf ans et qu'on s'était trompé.

On ne trouva pas moyen de reprendre les six mille livres de rente à Lebrun-Pindare, mais on inscrivit Lebrun-Marie-Stuart pour douze cent livres au rôle des pensions.

**

Que de fous qui ne veulent point l'être, ou que d'hommes de bon sens qu'on veut rendre fous! Car enfin il faut consentir à entendre les deux cloches, sous peine de n'entendre qu'un son.

M. de Puyparlier a toujours commencé, en attendant qu'on décide si, oui ou non, il jouit de sa raison (je ne dis pas de toute sa raison), par se tirer des douches des médecins. Il a mis la Manche entre le docteur Blanche et lui.

On sait comment cela s'est passé; il avait été examiné par les spécialistes qui, bel et bien, l'avaient déclaré monomane et, sur arrêt, il avait été privé de sa liberté d'action, entouré des soins les plus délicats, mais aussi, en même temps, tenu en charte plus que privée.

La famille était divisée; sans lui reconnaître tout son bon sens habituel, quelques-uns de ses parents voulaient qu'on lui rendit la liberté, et intentèrent une action devant je ne sais quelle chambre du palais de justice.

M. de Puyparlier comparut, se conduisit décemment à l'audience, et, pendant qu'on délibérait, se mêla à la foule et faussa compagnie aux juges. Il enjamba la salle des Pas-Perdus, le couloir, prit un fiacre, courut chez un ami gagné à sa cause, lui emprunta de l'argent et prit le train pour Boulogne.

Et chacun de s'écrier : — Eh! eh! voilà qui n'est pas si fou! — Eh bien, il y a quelque chose qui l'est encore moins; c'est que la première démarche de M. de Puyparlier, une fois à Londres, fut de descendre à l'hôtel de Greenwich et de se nourrir confortablement; sa seconde fut de demander l'adresse d'un aliéniste distingué, de le prier de requérir l'appui d'un deuxième aliéniste, et là il leur compta son cas.

Voilà, se dirent les docteurs, un fou qui est plus sage que bien des hommes qui passent pour des modèles de raison. — Et, de plus, ce fou s'engage à passer huit mois sous notre surveillance!

— Ceux-là, au moins, s'était dit M. de Puyparlier, sont bien désintéressés, ils ne me connaissent ni d'Eve ni d'Adam, n'ont point été influencés par celui-ci ou par celui-là, qui peut à la rigueur avoir intérêt à me priver de ma liberté. Donc, si, par aventure, sans que j'en ai la conscience, ma raison à quelque moment donné m'abandonne: eh bien, mes surveillants le diront à qui de droit, et je m'en rapporte à ces arbitres.

Moi, je trouve que M. de Puyparlier, non-seulement n'est pas assez fou, mais il m'inquiète par sa sagesse. C'est d'une raison révoltante et d'une prudence humiliante pour les premiers juges.

**

M. Teulat, le précepteur des enfants du prince de Broglie est un amant malheureux, il a osé, de ses lèvres, effleurer les tresses de cheveux de la princesse, et mal lui en a pris. On assure que cette manifestation risquée à l'égard de M^{me} de Broglie et l'obsession qui s'en est suivie, sont la manifestation d'un fou.

Alors, voyons, nous sommes donc en face d'un fou par amour! — Voilà qui est affriolant, il y avait

longtemps que cette espèce de folie n'avait point été signalée.

Autrefois, on eut fait une romance sur ce sujet-là. Paul Henrion l'eut écrite, Émile Barateau l'eut rimée, et Ponchard l'aurait soupirée. Comme les petites filles auraient trouvé cela charmant ! Il eut été question là-dedans de « lèvres brûlantes, » de fleurs flétries, » de « front pâli par la souffrance, » et de baisers furtifs » échangés entre l'humble amant et la grande dame hautaine.

Cela prouve que tout arrive, et si on était un peu méchant, on pourrait même dire que ce cas, spécialement, n'est pas une rare aventure. Je m'étais un peu préoccupé pour M^{me} de Broglie de voir cette histoire divulguée, sa personne mise en jeu, et son nom si honorable prononcé si souvent devant les tribunaux ; mais les débats ont constaté que la pauvre princesse est morte ; dès lors, la question est moins grave. M. Teulat, enfoncé comme fou, prétend qu'il ne l'est point, qu'il ne l'a jamais été et demande qu'on l'indemnise. M. de Broglie se défend.

Cela fait deux, n'est-ce pas ? Mais en voici venir un troisième. Il s'appelle Paul Lezurier, il a quarante-cinq ans et il est rentier.

Vous avez lu partout ce fait divers, du reste. — Lezurier assistait devant les Tuileries à ces revues partielles qui ont lieu dans ce moment-ci ; il arrive au premier rang devant l'Empereur et lui crie : *A Cayenne ! à Cayenne !*

On l'interroge, il répond qu'il a été indigné de voir les acclamations de la foule. — Ceci est une opinion, elle est *roide*, rouge, irréconciliable, implacable, mais enfin « *Manière de voir des voyageurs !* » dirait Gavarni.

On le fouille, il porte sur lui onze cents francs, trois extraits d'inscription de la dette publique, représentant trente mille francs de rente, et un couteau-poignard.

On va chez lui, on trouve un arsenal complet. On fait une perquisition dans les tiroirs, elle amène la découverte de soixante mille francs en pièces d'or. Et enfin, — voici le bouquet, le commissaire apprend qu'il vivait d'ordinaire chez un chiffonnier de ses amis, moyennant la modique redevance de trente francs par mois.

Je ne crois ni aux trente mille livres de rente, ni aux soixante mille francs en or, ni à la pension de trente francs chez un chiffonnier.

Il y a là une part de *canard*, mettons trois parts, au moins les deux ailes et la queue. Les gens qui ont sept cent mille francs à eux ne vivent pas chez les chiffonniers et ne s'exposent pas à voir les commissaires inspecter leurs tiroirs.

Vous verrez qu'on en rabattra de cette histoire, et que les trente mille livres de rente s'évaporeront comme les soi-disant trois mille louis trouvés dans les soi-disant tiroirs de ce soi-disant Chodruc-Duclos.

Le concert représente en art une nuance spéciale ; il faut que le concert soit exquis, sans quoi c'est tout simplement un supplice à petit feu.

Mais quand il s'agit de Rubinstein, alors c'est une fête, et, chose singulière, il n'y a pas un Français aux réunions de ce prodigieux pianiste. On parle russe, anglais, allemand, italien, espagnol, mais français, jamais. — Cette race gauloise craint le piano, redoute la sonate ; elle est aussi rebelle à Schumann qu'à Moschelès et à peine va jusqu'à Chopin et Mendelsohn.

Ce Rubinstein a eu un succès qui rappelle les succès de Liszt, au moment où les enthousiastes achevaient, sur les plateaux où il venait de les poser, les glaces qu'il n'avait fait qu'entamer. Ceci est historique et je ne l'invente point à plaisir.

Il y a deux mois, j'ai vu Liszt en abbé au Vatican, et je ne pouvais m'empêcher, sous ces voûtes augustes, de penser aux Polonaises en délire qui voulaient poser leurs lèvres brûlantes sur les traces glacées des lèvres de ce grand homme auquel on délivra, dans une soirée célèbre, un sabre d'honneur tout à fait inattendu.

Un flûtiste de la chambre de l'empereur de Russie, M. Auguste Charles, est parvenu aussi, dans

un concert donné chez Sax, à triompher de la température tiède des Parisiens. C'est la première fois que cet étonnant artiste se faisait entendre ici. Il est célèbre à Londres, à New-York et à Pétersbourg, mais il voulait la consécration de ce Paris, qui vous marchande un peu la réputation quand il s'agit d'aller le soir dans une salle de concert.

Nous avons entendu là la fameuse Tsardach, que le célèbre Patikarius, le Tzigane épileptique de chez Fanta, attaquait si vigoureusement avec son orchestre de flévreux artistes, et Auguste Charles a obtenu là les honneurs du bis.

Une belle jeune fille de dix-sept ans, mademoiselle Schomeyer, et l'incroyable guitariste Bosch, ont partagé le succès de ce prince des flûtistes.

La saison du printemps, à Paris, se dessine de plus en plus comme le moment propice aux ventes célèbres. On ne compte plus les journées occupées par la dispersion de ces énormes collections de San Donato. Rien que les ventes d'objets d'art ont occupé vingt-cinq séances, et les plus élégantes y ont été assidues à côté des plus passionnés *bibéotiers*.

C'est désormais un plaisir ou une occupation de la haute vie que de passer une heure à l'hôtel Drouot ; cette heure-là, souvent, coûte bien cher ; mais après la charité, quel emploi plus noble peuvent faire de leur argent ceux auxquels le ciel a départi la fortune ?

Hier c'était la vente de la collection de Boisfremond, où notre directeur, M. Paul Dalloz, achetait le beau portrait de M. Demesmay, peint par ce suave Prud'hon, l'homme à la palette argentée, qui excelle à modeler une tête dans les gammes blondes. — Demain, c'est la collection Yakounstschikoff qui se dispersera ; après-demain 22 la vente du malheureux Tabar, enlevé en pleine activité de talent, et le produit de cette vente est destiné à la veuve et aux cinq enfants de l'artiste. Après viendra une journée curieuse entre toutes, un véritable événement pour ceux qui s'intéressent aux choses de l'art, la vente du marquis de Villafranca ; puis, enfin, celle du marquis de la Romana, qui contient dix fantaisies de Goya des plus caractérisées, toiles cataloguées dans notre volume sur le maître.

Cette vente Villafranca réserve un grand étonnement aux amateurs, et je vais leur dire lequel.

Le marquis de Villanfranca duc de Fernandina, de Montalto, comte d'Aderno et de Centorbe, grand d'Espagne, dont on vante la galerie, compte parmi ses ancêtres un certain Antonio Moncada, 1^{er} comte d'Aderno, qui fut le restaurateur du trône de la reine Blanche de Sicile. C'est évidemment un Moncade de la dynastie des grands Moncade, Hugues l'Espagnol, et François, comte d'Ossone, mort généralissime des troupes espagnoles dans les Pays-Bas.

Après Antoni, qui fut un vaillant, vint Raymond, qui guerroya rudement aussi, et fut régent de Sicile et tuteur du jeune roi Martin.

Or, on sait que la coutume des grandes familles était de fixer, par la plume et par le pinceau, le récit des exploits de ceux qui avaient illustré leur blason. Velasquez a peint les *Lancs* ou la reddition de Breda pour le marquis de Spinola : qui croirait-ou que les Moncada allaient appeler pour célébrer les hauts faits d'Antoine, premier comte d'Aderno ? — Téniers, David, Téniers le jeune enfin, le peintre des tavernes, l'historien des franchises lippées, du rubis sur l'ongle, des joueurs de cornemuse et des danses sur l'herbe, celui que le héros par excellence, le Roi Soleil, appelait le peintre des *Mogots*.

Eh bien, rien n'est plus piquant. Il y a là vingt panneaux historiques, peints sur cuivre, dans le genre héroïque. Huit de ces panneaux sont de Téniers ; cinq sont de Primo dit le Gentil ; six de Van Herp, et un de Van der Meulen. Et ce qui fait de ces œuvres quelque chose d'unique, c'est que chacune d'elles est entourée d'une bordure des plus précieuses et d'un fini tout à fait prodigieux, représentant, suivant le sujet, des allégories guerrières, des armes, des drapeaux, des couronnes, des instruments de guerre, des fleurs, des poissons, des crustacés, des guirlandes où se jouent des amours ; et ces frises sont de Jan Van Kessel. On ne va pas

plus loin dans le précieux et le fini large et intelligent.

Quant à l'œuvre de Téniers, rien n'est plus curieux : il domine de haut cette collaboration et cet ensemble ; il re-te grand coloriste en peignant des héros, des assemblées de seigneurs, des aborchements de galères, des défilés, des fêtes officielles. Il sème de ci, de là, dans sa toile, ces petits chiens charmants qu'il adorait ; ses pages qui portent des casques sont les frères jumeaux de ses enfants qui portent de la bière, et ses seigneurs qui font escorte ont sur le front la mèche en désordre des buveurs qui regardent la mousse écumante monter jusqu'au bord du verre. Et, avec tout cela, rien n'est plus ingénieux, mieux composé, plus maître enfin.

Le sujet de chaque panneau est écrit au-dessous de l'œuvre dans un écusson. Les armoiries de famille s'étaient au milieu de la bordure ; et, intacts comme s'ils étaient peints d'hier, ces panneaux, que jamais les vicissitudes des temps n'ont atteints, passeront des murs du palais des ancêtres respectés par les descendants, aux murs de l'hôtel Drouot où viennent échouer ces épaves de l'histoire après trois cents années révolues.

On parle aussi d'un *Bonheur du jour* Louis XVI d'un prix fou, de services de Saxe, de tapisseries exécutées, comme c'était encore la coutume, d'après les panneaux des maîtres et de deux grandes études d'après nature de Claude Coello, exécutées pour le beau tableau de la chapelle souterraine de l'Escurial.

Nous avons pris notre parti cette semaine, et nous, qui de notre vie n'avions entendu ce qu'on appelle une conférence (si on en excepte les dissertations que M. Francisque Sarcey fait à la Gaité avant que le rideau se lève sur Cinna ou sur Cornéille), nous avons bravement pénétré dans la boutique sombre, au fond d'une cour du boulevard de la Madeleine, où M^{me} Olympe Audouard, d'abord écrivain léger, puis écrivain démocratique et orateur du droit des femmes ; rend volontiers ses oracles. Il nous en a bien coûté cinq francs.

Ce lieu est étrange ; toute arène est bonne pour combattre le bon combat et remplir une mission que M^{me} Olympe Audouard (que Barbey d'Aurevilly n'aime pas) doit regarder comme une mission sainte, mais enfin le trépied de cette jeune dame, qui est ma foi une jolie femme, est installé dans un endroit bizarre. C'est un magasin aux murs nus, à l'aspect froid, où on a dressé une sorte de tribune et placé des chaises ; cinq cents personnes au moins remplissaient cette salle improvisée, et le public avait fort bon air, public docile, doux et poli.

La dame monte sans embarras, s'installe, joue de l'éventail, boit un verre d'eau sans peur et sans tressaillement, et commence à annoncer son intention de réduire en poussière M. Barbey d'Aurevilly. Et pour commencer l'attaque, elle lit, d'une voix qui a un léger *accent* marseillais, des morceaux dé achés des critiques de l'auteur de *la Dévotion* et d'une *Vieille matre se*. Ce qu'elle lit a beaucoup de succès ; mais vous sentez bien que l'orateur choisit ses passages, ils sont un peu... comment dirai-je... *shoking*, et elle lit du bout des lèvres, tenant son mouchoir dans ses mains gantées de blanc et prêtes à essuyer la bouche que ces paroles viennent de souiller.

Et elle entremêle ces lectures de réflexions tout à fait méprisantes ; elle a des hauteurs et des dédains exquis ; venge M^{me} Sand outragée par M. d'Aurevilly qu'elle appelle un homme du monde, et réclame bravement pour son sexe l'émancipation la plus radicale.

Il y a même, de ci de là, des allusions à M. Émile Ollivier, — car cette blonde est de l'opposition, — et des amertumes à Napoléon III qui a délégué le commissaire de rigueur.

En somme, l'auteur de *Guerre aux hommes* a surtout de l'assurance, et on peut dire que l'assemblée s'est surtout déridée quand on citait du Barbey d'Aurevilly.

Savez-vous que la plupart de nos confrères étaient venus là pour entendre cet éreintement. Oui, nous avons enfilé la recette, et ce que nous avons eu de plus clair, c'est le Barbey.

CHARLES YRIARTE.



Le départ pour la vallée des Tombeaux.



Les chariots des femmes et des provisions.



Derviches hurlleurs au tombeau d'un cheik.



FÊTES DU BEIRAM AU CA RE. — Aspect du cimetière à la nuit. — (D'après les croquis de notre correspondant M. Darjou.)



J. Lix

Les divertissements du Kourban-Beïram, à Jaffa. (D'après M. Dartiguenave.)



FÊTES DU BEIRAM. — Caravane aux sources de Moïse, près Suez.

Révolte des forçats au bagne de Smyrne

(Correspondance particulière du *Monde illustré*)

Mon cher directeur,

Un épisode sanglant, qui pouvait avoir les conséquences les plus funestes, vient de mettre en émoi la ville de Smyrne.

Les prisonniers détenus au *Djézaïr-Khan*, brisant leurs fers, se sont révoltés à l'improviste contre leurs gardiens, et, après les avoir terrassés et enfermés dans une cellule, se sont emparés de leurs armes et munitions. Se ruant alors sur la grande porte de sortie, ils allaient mener à bonne fin leur audacieuse tentative, lorsque les soldats de la garnison et les gendarmes municipaux, dirigés à temps sur les lieux, sont venus heureusement mettre obstacle à leurs efforts.

Cependant, malgré les sommations faites, une échauffourée sanglante dut s'engager dans la cour de la prison. Dans cette lutte désespérée, corps à corps, l'avantage serait resté aux forçats, qui avaient eu soin de se barricader derrière les colonnades du bâtiment, si ces derniers n'avaient été à leur tour cernés de toutes parts, grâce à l'arrivée immédiate de nouvelles troupes, qui parvinrent à escalader les murs des maisons voisines, et ne tardèrent pas à faire cesser le feu des assaillants.

On compte, de part et d'autre, de nombreuses victimes, ce qui est sans doute fort déplorable; mais on ne saurait trop louer l'autorité d'avoir su prévenir à temps les malheurs auxquels la ville eût été exposée, si les deux cents forçats que renfermait la prison eussent réussi dans leur projet d'évasion.

S. Exc. *Vely-Pacha*, gouverneur de Smyrne, dont l'énergie mérite les plus grands éloges, s'est empressé de prendre dans cette circonstance toutes les mesures que comportait la gravité de la situation.

Les prisonniers les plus dangereux et les plus compromis ont été garrottés et transférés à bord de la frégate turque qui se trouvait en rade, pour être ensuite dirigés sur les bagnes des îles de Rhodes et de Mételin, et y recevoir le juste châtimement de leur rébellion. Quant à ceux qui paraissaient n'avoir cédé qu'à un entraînement irrésistible, on s'est borné à leur remettre les fers et à doubler leur garde.

Aujourd'hui tout est rentré dans le calme le plus parfait, et le touriste que le hasard conduirait dans l'étroite rue qui mène au *Djézaïr-Khan*, ne se douterait pas, en voyant les longues aumônières appendues, comme par le passé, aux fenêtres grillées de la prison, que ces lieux viennent d'être le théâtre d'une scène des plus sanglantes, et que les malheureux qui, la tête hors de leur cellule, imploraient les passants, ne sont autres que des brigands de la pire espèce, dont le moindre crime est d'avoir commis une demi-douzaine de meurtres.

Cette dernière scène pittoresque et unique dans son genre, que j'ai voulu représenter dans mon dessin, me conduit à donner quelques détails sur l'origine historique du monument lui-même.

Le *Djézaïr-Khan* (Khan d'Alger), qui sert actuellement de lieu de détention aux malfaiteurs, eut pour première destination de donner asile, comme son nom l'indique, aux pèlerins d'Alger qu'appelaient dans cette ville cosmopolite des relations commerciales avec leurs corréligionnaires. Leur principal trafic ayant cessé lors de la prise d'Alger, ce local, abandonné pendant quelque temps, fut converti dans la suite en bague provisoire, et les vastes comptoirs où s'amoucelaient naguère les riches produits de l'Algérie et du Maroc, furent convertis en cellules grossièrement séparées pour recevoir des prisonniers.

Dans cette étrange transformation, les Turcs ont entièrement respecté, selon leur usage, la forme et l'architecture primitives du monument. Les arcades de l'enceinte, soutenues par une colonnade en marbre, ont été conservées, et les murs portent encore la trace des gracieuses arabesques qui ornaient le pourtour des chapiteaux.

Au milieu de la cour s'élève au si une grande fontaine pour les ablutions, dont les inscriptions,

finement sculptées, semblent accuser une date assez reculée. Quant aux murs qui forment la façade extérieure, et qui ont été pareillement conservés dans tout leur état primitif, ils paraissent remonter à une époque plus éloignée, et appartenir, par la similitude de la conformation, à un système de fortifications construites par le génie, et dont il reste encore non loin de là d'immenses débris.

C'est à cette sombre façade qu'aboutissent les nombreuses cellules qui ont accès sur la galerie intérieure. Elles reçoivent la lumière par de larges ouvertures que garantissent simplement des barreaux de fer en croix, dont l'écartement et la disposition permettent aux détenus de se mettre en communication directe avec les passants, et de faire appel à la charité publique, au moyen de sacoches suspendues à des cordes.

Cette liberté, qui paraîtrait excessive partout ailleurs qu'en Orient, donne lieu à un commerce incessant de gestes et de paroles que contrôlent à peine les soldats préposés à la garde de la porte d'entrée, et qui a pu cependant se prêter, dans une certaine mesure, au drame sanglant qui vient de jeter la ville dans la consternation.

A. DARTIGUENAVE.

Smyrne, le 26 mars 1870.

LES FÊTES DU BEIRAM

EN ORIENT

Le mot *beiram* ou *bairam* sert à désigner les deux seules fêtes que célèbrent les musulmans.

Le grand beiram tombe le premier jour du mois qui suit celui de *ramadam*, mois pendant lequel le jeûne est d'obligation pour tous les croyants, à partir du moment où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir jusqu'au coucher du soleil.

L'institution des fêtes du beiram paraît n'être qu'une imitation de la fête de Pâques célébrée par les chrétiens.

Le petit beiram, appelé *kourban-beiram*, ou fête des sacrifices, et qui est aussi une imitation de la pâque juive, a lieu soixante jours après la première; elle dure quatre jours.

Ce sont les fêtes du *kourban-beiram* dont les dessins envoyés par nos correspondants reproduisent les réjouissances.

Cette année, le petit beiram a commencé le 11 mars. M. Dartiguenave, notre dessinateur, nous fait assister aux divertissements de cette fête nationale et religieuse à Jaffa qui là, comme partout en Orient, est annoncée par de nombreuses salves d'artillerie et s'ouvre par des réceptions officielles.

La place où se tiennent ces spectacles forains est située à la sortie de la ville, à la *porte de Jérusalem*. C'est là que se tient aussi le principal entrepôt de l'important marché des oranges dites de Jaffa, qui s'exportent, dans cette saison, sur toute la côte, d'Alexandrie à Constantinople.

Le sujet qu'a traité M. Darjou, dans son dessin pris sur les lieux, au Caire, est tout différent, quoique se rattachant à la même fête religieuse.

Pendant les jours consacrés au *kourban-beiram*, en Egypte, le khédivé reçoit à la citadelle les hommages et la visite de toutes les députations officielles du Caire. Le peuple, lui, passe le temps de ces fêtes à honorer ses morts.

Dès le matin, tous les chemins conduisant à l'immense vallée des tombeaux des mamelucks sont encombrés d'Arabes portant à la main des branches de palmiers: les pauvres vont à pied, poussant devant eux l'âne chargé de provisions; les autres, plus fortunés, sont installés sur des haquets trainés par un cheval ou un buffle. Enfin, les riches sont à cheval, précédés d'un confortable matériel de campement.

Cette fête des morts n'a pas l'aspect lugubre. La vallée, d'ordinaire triste et silencieuse, est ce jour-là animée, presque joyeuse.

Arrivés aux tombeaux, les parents et les amis du défunt lui adressent leurs vœux et prient Allah de lui accorder toutes les joies de son paradis. Puis, sur la tombe même, on se partage le pain, les gallettes, le lait et les fruits. On fait aussi la part du

mort, qu'on lui fait passer par un trou pratiqué à cet effet dans le mausolée.

Le repas terminé, chacun s'installe et fait à son tour l'éloge de l'ami ou du parent qui n'est plus.

Au pied du tombeau d'un cheik ou d'un marabout, d'une élégance et d'un style merveilleux, une vingtaine de derviches hurlent, accompagnant de leurs chants rauques et réguliers les prières d'un *uléma*. Ces hurleurs et ce prêtre musulman sont là pour le compte d'un Turc opulent enfoncé dans sa rêverie, et qui donne à un ami mort une distraction de son goût. Cette cérémonie, ou plutôt cet acte religieux, s'appelle *zikre*. Il est aussi pratiqué par les Arabes qui veulent se rendre le sort favorable.

En quittant la vallée des Mamelucks, les musulmans du Caire ne manquent pas de laisser sur la tombe amie, en souvenir de leur visite, les fleurs et la branche de palmier qu'ils avaient apportées.

A Suez, pendant les fêtes du *kourban-beiram*, quelques vieux musulmans vont en pèlerinage intime aux *Fontaines de Moïse*, situées à quelques kilomètres et à l'orient de la ville. C'est là que d'après la tradition Moïse frappa le rocher de sa baguette inspirée et en fit sortir de l'eau pour les Hébreux altérés. C'est aux Fontaines de Moïse, qu'avant le transport de l'eau du Nil par le chemin de fer du Caire et avant le large approvisionnement dont l'ont dotée les travaux du canal de M. de Lesseps, Suez, la ville de la soif, s'alimentait misérablement et à des prix fous. L'eau des Fontaines de Moïse n'est point de l'eau de roche, tant s'en faut. Sa limpidité est douteuse en tout temps et sa saveur est saumâtre. Mais dans le désert, dans le pays de la soif, une source, un puits, est un endroit sacré, et c'est sans doute le sentiment d'une religieuse reconnaissance qui, tous les ans, aux fêtes du *kourban-beiram*, conduit encore quelques vieux croyants aux Fontaines de Moïse.

M. V.

REVUE ANECDOTIQUE

DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

QUINZE LOUIS XVII

NAUNDORFF (Suite et fin.)

« Cependant les dépenses de Naüdorff, ses démarches, les visites trop fréquentes de ses partisans, commençaient à faire quelque bruit.

« Pour couper court aux erreurs ou aux mystifications, l'on fit partir Naüdorff pour Calais, accompagné de quelques agents de police qui le déposèrent à bord d'un paquebot anglais. Avant l'époque de cette expulsion, qui eut lieu le 16 juillet 1836, la « *Gazette de Prusse* » avait annoncé que ce Naüdorff était un horloger fort connu à Berlin, lequel avait été plusieurs fois entre les mains de la justice, et avait subi un emprisonnement dans la maison correctionnelle de Brandebourg.

« Les yeux des fidèles de Naüdorff étaient loin d'être dessillés lorsqu'advint l'expulsion de ce fourbe. Aussi vit-on encore paraître divers écrits pour le soutien de sa cause, et un journal qui succéda à « *la Justice* »; il était intitulé la « *Voix d'un Proscrit* ».

« En arrivant en Angleterre, Naüdorff alla se fixer à Camberwell, près de Londres, et y continua son rôle. Pour accroître le nombre de ses partisans, il imagina des communications avec les esprits célestes, à la suite desquelles il mit le comble à ses intrigues en se déclarant le chef d'une secte nouvelle, vraisemblablement de l'Œuvre de la Miséricorde, dont l'ouvrier Vintras est l'un des prophètes.

« Dans le mois d'août 1843, les journaux de Paris publièrent une note ainsi conçue :

« Le soi-disant comte de Normandie, forcé de quitter l'Angleterre, s'était retiré à Delft, en Hollande; il y est mort le 10 de ce mois. Il était âgé de soixante-dix ans; sa ressemblance avec le roi Louis XVI était grande et pouvait expliquer l'obstination de quelques personnes à le prendre pour le Dauphin mort au Temple. Lui-même paraissait croire de bonne foi à son identité. »

Le nombre des ouvrages publiés pour ou contre Naüendorff ne s'élève pas à moins de trente-six. Qu'éard les cite tout au long.

XIV. HÉBERT, DIT BARON DE RICHEMONT.

« Lui seul est le véritable Louis XVII, sauvé miraculeusement du Temple dans un cheval de carton, et placé sous la protection des généraux de la République, qui l'ont conduit partout, même en Égypte! » Or, voulez-vous avoir une preuve, entre cent autres, des mensonges accumulés dans les autobiographies de notre imposteur? allez-vous-en au petit cabinet de lecture du passage du Pont-Neuf, tenu par M. Barbador, cabinet remplacé aujourd'hui par une fruiterie; M. Barbador s'est retiré à Rennes, son pays natal; l'on vous y racontera que M. le baron de Richemont, en société de M. Chamblant, l'un des principaux compères de notre imposteur, se présentèrent un jour ensemble pour emprunter les « Mémoires de la Contemporaine en Égypte », qui furent gardés trois mois, et que c'est à l'aide de cet ouvrage qu'a été arrangée la fable du séjour en Égypte.

« Pendant l'année 1832, j'avais déjà reconnu, dit M. Gisquet, qu'une main ennemie donnait aux séditions une impulsion étrangère à l'influence des légitimistes comme à celle des républicains. Mais ce fut principalement dans les huit premiers mois de 1833 que les manœuvres de ces histrions politiques devinrent actives et dangereuses au sein de la capitale.

« En juillet 1833, tandis que les sectionnaires des « Droits de l'Homme » se préparaient, comme on le verra bientôt, à un soulèvement pour l'anniversaire des trois jours, un des Louis XVII qui nous occupe voulait jouer un grand rôle dans l'insurrection projetée. Ses intrigues ne furent enfin connues d'une manière positive, et malgré les précautions inouïes dont il s'entourait, malgré ses déguisements journaliers, malgré les sept ou huit noms d'emprunt sous lesquels il se cachait dans les divers appartements loués et alternativement occupés par lui, je mis quelques agents sur ses traces et je le fis arrêter le 29 août 1833. On trouva sur lui un carnet rempli de chiffres, dont il fut d'abord impossible d'avoir la clef, mais qui ne tardèrent pas à être traduits par un jeune savant, M. Saint-Omer; ces chiffres apprenaient les faits et gestes de ce prétendu dauphin, annotés jour par jour avec une minutieuse exactitude. Il indiquait ce que le prince mangeait à chacun de ses repas, les personnes reçues ou visitées, les courses faites, l'argent dépensé; souvent même il révélait les actes les plus secrets de la vie: les noms des acteurs des scènes privées, les jours, les heures, le local, tout était scrupuleusement décrit.

« Mais si les petites choses figuraient sur l'agenda, les faits graves s'y trouvaient également reproduits avec fidélité, et ceux-là donnèrent une force irrésistible aux arguments sous lesquels le *duc de Normandie* se vit écorché à Sainte-Pélagie.

« C'était un homme d'une cinquantaine d'années, taille moyenne, ayant des cheveux d'un blond hârdé; mais je ne saurais garantir que ce fût leur couleur naturelle, car il les faisait teindre fréquemment, et se montrait sur un point de la ville avec une belle chevelure noire, tandis que, peu de jours après, on le voyait dans un autre domicile ayant le chef couvert de tresses blondes, ondulées, soyeuses, ou d'une vénérable perruque blanche, ou bien encore d'un vilain gazon rouge et crépu.

« Il avait les yeux petits, le regard oblique, les traits fins et réguliers; mais rien en lui ne rappelait le caractère des figures bourbonniennes. Il avait d'ailleurs dans son organe un accent méridional très-prononcé.

« Trois appartements occupés par lui furent immédiatement fouillés; on y découvrit la presse clandestine servant à ses abominables pamphlets; on y saisit également des proclamations, des exemplaires de sa charte libérale.

« Les recherches assidues auxquelles je me suis livré pour démasquer complètement cet audacieux imposteur apprirent à la justice qu'il s'appelait Henri-Ethelbert-Louis Hector Hébert, qu'il s'était attribué le titre de *baron de Richemont*. Le gouvernement autrichien l'avait fait enfermer temporaire-

ment dans la prison de Milan, à l'époque où notre compatriote Andryane y subissait une cruelle détention; mais cet emprisonnement de Hébert paraissait dérisoire, puisqu'il circulait librement dans toutes les localités.

« Dès cette époque (c'est à-dire dès 1818), il prenait le titre de *duc de Normandie*; on le considérait non comme prisonnier d'État, mais comme détenu par mesure de police. On le relâcha vers la fin de 1825.

« Il vint ensuite à Toulon et déposa une somme de 50,000 francs entre les mains d'un négociant. Henri Hébert habita Toulon plusieurs années.

« Il alla ensuite habiter Rouen. Après avoir été admis comme employé surnuméraire dans les bureaux de la préfecture, il entreprit le commerce et fit exploiter une verrerie. Le tout, sous le nom de Henri Hébert.

« Disparu de Rouen avant 1830, il est condamné par défaut à trois mois de prison comme banqueroutier. Reçu à deux époques rapprochées chez M. de Malard, à Montigny, arrondissement de Dreux, il s'était annoncé comme le fils de Louis XVI.

« Depuis la révolution de 1830, Henri Hébert s'était successivement rendu : à Lyon, pendant la révolte de novembre 1831; à Grenoble, lors des événements de mars 1832; à Marseille, quand la duchesse de Berry descendait sur les côtes de Provence; puis encore deux fois à Lyon, pendant cette même année; il s'y faisait appeler le colonel *Saint-Juren*, et cependant plusieurs personnes ne le désignaient que sous le nom de *Legros*.

« La cour d'assises de la Seine l'a condamné, le 5 novembre 1834, en conséquence, à douze années de détention.

M. Henri Hébert subissait sa peine à Sainte-Pélagie. Ses manières toujours polies, sa docilité, son apparente résignation, avaient un peu relâché la surveillance dont il était l'objet. Il occupait, avec d'autres détenus les plus dignes de ménagement, un petit corps de logis distinct, lorsque, le 19 août 1835, la négligence d'un gardien ou la corruption lui permit de s'évader avec un carliste condamné dans l'affaire des Prouvaires et un républicain condamné de juin; ils se rendirent en Belgique.

« M. Henri Hébert intriguait toujours, mais dans l'ombre; et, quoique l'ombre soit plus favorable aux coupables menées que le grand jour, son action était amoindrie. Aussi vit-il paraître avec joie l'ordonnance royale d'amnistie, du 27 avril 1840.

« Se trouvant évidemment au nombre de ceux que cette ordonnance concernait, M. Henri Hébert cessa de se tenir caché; il put librement intriguer de nouveau, rançonner ses niais contribuables et s'en créer de nouveaux.

« De 1843 à 1847, nous perdons de vue M. Henri Hébert. Qu'a-t-il fait pendant ces années, sinon cherché à rendre son roman plus vraisemblable, en se faisant de nouveaux croyants, et tout à la fois de nouvelles dupes, de nouveaux contribuables?

« Nous le retrouvons dès le commencement de 1848, animé d'une prodigieuse activité. Le 22 mars, il se met sur les rangs pour la représentation nationale.

« Deux mois plus tard, il faisait imprimer une pièce curieuse, une pétition aux représentants, pour qu'il leur plût de déclarer qu'il est plutôt le fils d'un roi que celui d'un boucher.

« En 1849, il a poussé l'impudence jusqu'à aller à Gaëte, pour que le pape le reconnût pour le fils de Louis XVI. Et les rédacteurs d'un journal religieux, « la Revue catholique », n° du 15 mars 1849, n'ont pas rougi d'admettre les contes de cet homme dans leur recueil.

XV. MEVES.

« Nous lisons dans la « Revue des questions historiques », 1^{er} juillet 1869, t. VII, p. 269 : « Voici qu'un Anglais, ou plutôt les deux fils d'un Anglais, se présentent devant le public, non plus pour réclamer la couronne de France, mais pour établir leur identité en qualité de petit-fils de Louis XVII. Nous savions quels étaient les antécédents de M. Auguste Meves, et depuis longtemps nous avons pu juger la supercherie grossière sur laquelle il

cherchait à fonder, de très-bonne foi du reste, ses droits prétendus. Mais il restait à voir toute cette curieuse histoire expliquée, développée et maintenue, dans un ouvrage de longue haleine; quels seraient les moyens de défense, de quelles pièces justificatives se réclamerait l'auteur? Grâce aux commentaires explicatifs ajoutés par MM. Guillaume et Auguste Meves au mémoire de leur père, il sera désormais facile à chacun d'étudier à fond un des paradoxes historiques les plus extraordinaires qui aient jamais essayé de prendre place au soleil. L'ouvrage dont il s'agit a pour titre : « The Authentic Historical Memoirs of Louis-Charles, prince royal, Dauphin of France, second son of Louis XVI and Marie-Antoinette. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHÉY.

LE JURY DU SALON DE 1870

Le 24 mars dernier nos artistes ont procédé à l'élection du jury pour le salon de 1870. Les candidats se signalaient par les idées les plus libérales. Quelques uns comme MM. De la Rochenoire, Daubigny, Corot et Ziem, allaient jusqu'à proclamer, dans une proposition signée, l'indépendance la plus absolue de l'art, son affranchissement complet de la tutelle gouvernementale.

Les fidèles de l'administration ont cru tout perdu.

Le libre suffrage néanmoins a présidé au vote et la section de peinture a nommé dix huit membres à la tête desquels nous remarquons MM. Daubigny et Corot, deux des signataires convaincus de la proposition émancipatrice. Voici d'ailleurs le résultat du scrutin : MM. Daubigny, 613 voix; Corot, 603; Bonnat, 599; Gérôme, 587; Charles Comte, 554; Millet, 533; Fromentin, 528; Gleize, 517; Robert-Fleury, 508; Cabanel, 508; Pils, 503; Cabal, 489; Delaunay, 419; Meissonnier, 402; Jalabert, 401; de Chennevières, 327; Dubufe, 321; Ziem, 316.

La section de sculpture et gravure en médailles a nommé pour ses douze jurés : MM. Paul Dubois, Guillaume, Barye, Soitoux, Carpeaux, Perraud, Cabet, Jouffroy, Marcelin, Allasseur, Cavalier, Falguière.

Les neuf membres élus pour la section d'architecture sont : MM. Duc, Henry Labrouste, Vaudoyer, Viollet-le-Duc, Millet, Paul Abadie, Boeswillwald, Lainé, Ballu.

MM. Gaucherel, Jacquemart, Henriquet Dupont, Mouilleron, Lalanne, Boetzel, Pisan, Veyrassat, Jacques ont été désignés comme membres du jury pour la section de gravure et lithographie.

Le jury de peinture, quoique sa majorité soit imbue des idées d'autrefois a été entraîné; son indulgence a été extrême. Dans son ardeur de recevoir tous les tableaux, il n'a été arrêté que par la crainte de ne pouvoir tous les caser. Les rares exclusions qu'il a faites n'ont été motivées que par insuffisance superficielle des murailles. Question de local.

Toutes les statues-bustes, animaux, bas-reliefs, médaillons, ont été reçus sans une seule exclusion par le jury de sculpture dont la clémence a été sans bornes.

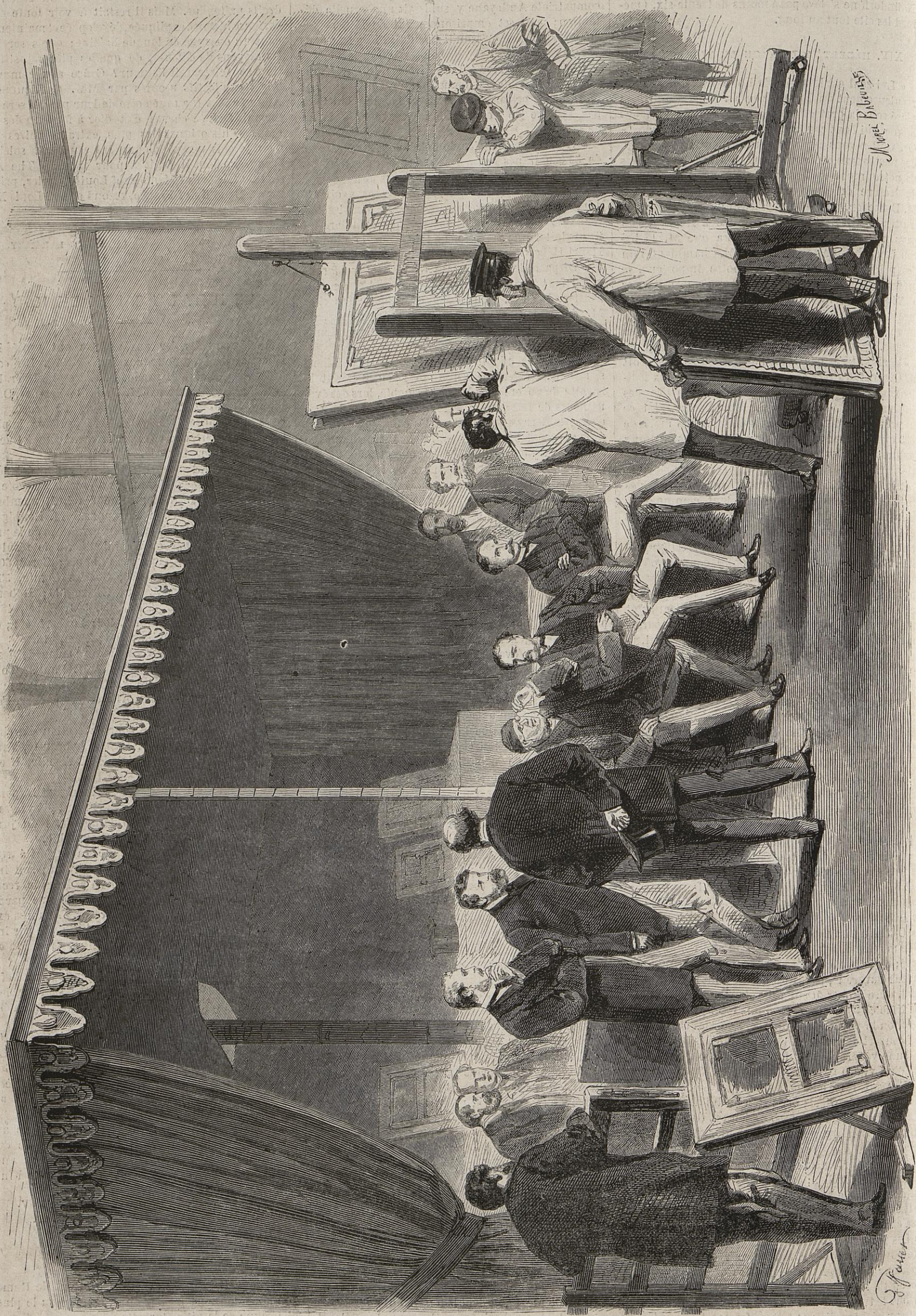
C'est bien un souffle de liberté qui a inspiré cette année une indulgence qui fera loi désormais. La soif d'indépendance artistique, affirmée par les maîtres, a déjà gagné les jeunes. Une libre carrière est désormais ouverte au talent, au génie. Nous attendons les chefs-d'œuvre.

Nous avons voulu soulever le voile qui cache au public les opérations d'un jury qui s'entoure du plus grand mystère et notre dessin représente une séance de réception des tableaux au palais de l'Industrie.

M. V.

VUE DE ROME

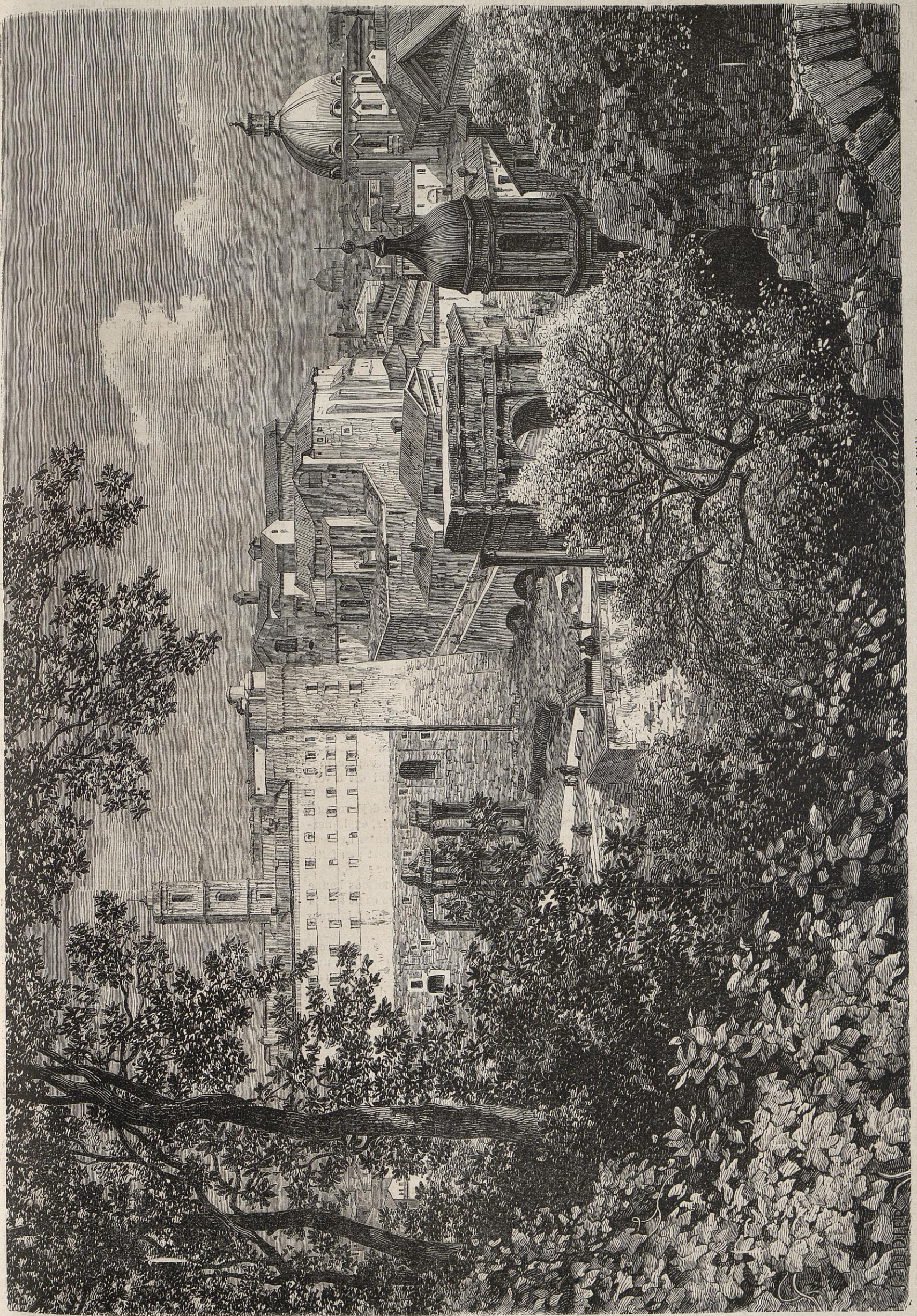
Le mont Palatin, d'où est prise la vue de Rome que nous donnons aujourd'hui, est le lieu le plus historique de la ville éternelle.



Mois. B. 1875

Palais de l'Industrie et des Beaux-Arts. — Une séance du jury de réception des tableaux pour l'Exposition de 1870. — (D'après le croquis de M. Ryckebusch.)

J. Favier



ROME. — Vue du Capitole et du Forum, prise du mont Palatin. — (Dessin de M. Didier.)

Palais de l'Industrie et des Beaux-Arts. — Une séance du jury de réception des tableaux pour l'Exposition de 1870. — (D'après le croquis de M. Ryckebusch.)

Sur ses hauteurs, comme nous l'avons dit dans notre numéro du 26 mars, verdissent ces fameux jardins Farnèse dont Napoléon III a fait l'acquisition, et où M. Rosa a découvert les antiques peintures dont nous avons soumis dernièrement la reproduction à nos lecteurs.

Nulle part on n'est mieux placé que là pour assister au développement de la Rome des rois et des empereurs. On y voit à la fois les restes de l'enceinte de Romulus et les débris de la Maison-Dorée, ce titanique palais qu'y fit construire Néron. Un jour peut-être, en bien fouillant, on pourra y découvrir le soc de la charrue étrusque qui fit le tour de la ville primitive, et un fragment de ce plafond d'ivoire qui s'entr'ouvrait pour laisser tomber des fleurs et des parfums sur les convives du fils d'Agrippine.

Dans sa grave mélancolie, le Palatin semble se recueillir éternellement pour rêver aux événements glorieux, aux crimes et aux démences dont il fut le théâtre.

Le Forum, cette place publique où s'agitaient les destinées de la république et du monde, était au pied du Palatin. A quelques pas se trouvait l'habitation de Cicéron. C'est dans une partie peu en vue de la colline qu'Auguste avait choisi la modeste demeure qui cachait son pouvoir naissant et sa modestie affectée. A la maison d'Auguste, Tibère avait adossé son palais encore d'une médiocre importance. Celui de Caligula, qui s'étendait du côté du Forum et du Capitole, couvrait déjà une partie du Palatin. Ce tyran fantasque y fit bâtir deux temples, et jeta un pont qui, traversant le Forum, reliait le Palatin au Capitole. C'est sur cette colline qu'il fut tué par le tribun Chéréas, au moment où il sortait pour aller entendre des chanteurs. C'est là qu'un soldat, parcourant le palais et cherchant quelque chose à voler, mit la main sur un empereur, sur Claude l'imbécile, qui, *pâle, suait la peur, accroupi derrière un rideau*; c'est encore là que l'impératrice Messaline donna à la Rome corrompue des Césars le spectacle de ses débordements adultères. Là aussi, Agrippine présenta à son oncle et mari le plat de champignons dont sa gourmandise et sa glotonnerie ne surent point préserver Claude.

Avec Néron, le despotisme romain prend des allures orientales. Son faste ne se montre nulle part avec plus de magnificence folle que dans le palais ou plutôt dans l'ensemble de palais qu'on appela la Maison-Dorée.

La Maison-Dorée commençait sur le mont Palatin, envahi déjà presque tout entier par la demeure impériale; descendait avec ses jardins, ses bois, ses bâtiments magnifiques, dans la vallée que domine le Caelius; remplissait avec ses lacs, ses étangs l'espace occupé par le Colysée, et s'arrêtait à l'Agger de Servius Tullius, au delà de Sainte-Marie-Majeure, non loin des thermes de Dioclétien. Cet ensemble de palais avait plus d'une de nos lieues de tour, et sa superficie mesurait plus de trois millions de mètres. La Maison-Dorée aurait couvert la montagne Sainte-Genève et l'espace compris entre cette hauteur et les Invalides.

Néron établit cette résidence impériale, dans laquelle il prodigua l'or partout, après l'incendie qu'il avait très-probablement allumé lui-même, et qui, se déclarant dans la partie du cirque touchant au Palatin, dévora dix quartiers de Rome, sur les quatorze qui composaient la ville.

Comme Auguste, et aussi comme Domitien et Caracalla, Néron avait la rage de bâtir. Il rebâtit donc Rome en ouvrant de larges rues et de vastes places, mais il épuisa le trésor public: *Non in aliâ re damnosior quam in ædificando*, rien n'est plus ruineux que la bâtisse, dit Suétone, un de ses historiens.

Le règne de Néron fut l'époque de la splendeur du Palatin.

Aujourd'hui, il ne reste de la Maison-Dorée, qui a vu toutes les magnificences et toutes les turpitudes de l'empire, qu'un labyrinthe de gigantesques débris se dressant parmi la verdure au milieu de masures et de granges dégradantes, assemblage étrange où le majestueux et le misérable sont jetés à pêle-mêle.

Tel est l'accès actuel du *prothyrum* impérial.

Du haut du Palatin, où nous place la fantaisie raisonnée de notre dessinateur, on voit autour de soi les collines qui successivement furent réunies à ce premier noyau de la ville éternelle. De tous côtés surgissent les monuments de l'antique cité, de la Rome du moyen âge, mêlés aux rares édifices de la Rome moderne; en face, le vieux Forum, les temples de Vesta, de la Fortune, de Junon, le Capitole, le Corso, la Minerve, le Panthéon d'Agrippa, dont la coupole surbaissée ressemble si bien à la carapace d'une tortue.

. . . Media testudine templi.

Sur la droite, les thermes d'Antonin et le temple de Claude, les arcs de Constantin et de Titus, le Colysée, le Quirinal et la place d'Espagne.

A l'extrême droite, l'église Saint-Jean-de-Latran, avec sa *scala santa*, dont notre dernier numéro reproduisait l'architecture, Sainte-Marie-Majeure, les thermes de Dioclétien, la villa Barberini et le Pincio, où s'élève la villa Médicis,

C'est du haut du Palatin que M. Didier, qui lui-même a vécu à Rome comme pensionnaire de la villa Médicis, a fait son dessin; c'est l'immensité du passé romain que nous avons cherché à retracer en présence du travail religieux auquel se consacre en ce moment la cité-reine du catholicisme.

LÉO DE BERNARD.

LE BARBIER DE TARASCON

(Suite)

Nul ne bougea, nul ne fit mine d'avoir aperçu les survenants; et force fut à ceux-ci de se tenir derrière ces privilégiés, et d'attendre leur tour patiemment.

Enfin, dès que les sept ou huit montagnards commencèrent à sentir leur peau rôtir, ils se levèrent, et leur place fut prise par les baigneurs morfondus.

Tout entiers d'abord au bien-être que cause la transition d'une aspersion froide à une bonne et ardente chaleur, ils n'avaient pas trop songé à examiner la compagnie dans laquelle ils se trouvaient.

Mais quand ils furent un peu séchés, le baron, ayant jeté autour de lui un coup d'œil rapide, toucha du coude don Fernandez, et lui dit à voix basse:

— Au nom du ciel! vous qui avez déjà voyagé, m'avez-vous dit, dans ce chien de pays, expliquez-moi ce que c'est que toutes ces effrayantes figures? Diables ou bandits, leur physionomie est peu faite, ce me semble, pour inspirer confiance?

— Heu! n'alarmez pas ces dames; faisons bonne contenance: il se peut, après tout, que ce ne soit là que du gibier de douane; je vais prendre langue, dit-il.

Et le jeune homme se dirigea délibérément vers un groupe formé à l'extrémité de la pièce par une dizaine de grands estafiers, debout, à culottes de cuir, à jambes nues, au torse revêtu d'un sarreau de toile serré aux reins par une courroie, et ayant, comme complément de toilette, un bâton ferré à la main, un fusil en bandoulière, et un long couteau passé à la ceinture.

Au moment où il les rejoignait, un vieillard à haute stature parut tout ruisselant sur le seuil.

Il souleva son chapeau pointu à larges bords, et salua avec moins de rusticité qu'on n'eût dû l'attendre de son accoutrement, en tout semblable à celui des naturels de l'endroit.

A son aspect, tous vinrent lui serrer la main avec déférence; mais le commandant pâlit affreusement, recula, et s'effaça dans la pénombre.

L'homme, sans paraître l'avoir remarqué, prit place au feu, posa son chapeau à terre, et découvrit une figure mâle encore, malgré la trace destructive des années.

Son front, couronné de cheveux blancs, abritait des yeux gris, dont le regard clair jetait un rayon aigu et scrutateur.

La peau de son visage, tannée et formant mille

plis, ressemblait à un champ sillonné par le soc. Mais il était robuste, et on voyait qu'il possédait cette grande force physique qui est le cachet de race chez les montagnards.

Les deux dames le regardaient avec un étonnement qui n'était pas sans une secrète terreur, et le baron éprouvait quelque chose de fort étrange; il lui semblait ne pas avoir vu cet homme ce soir-là pour la première fois.

Où pouvait-il l'avoir déjà rencontré? M. de Létang rassemblait en vain tous ses souvenirs.

Les montagnards, ayant cessé tout conciliabule, se tenaient discrètement à distance, attendant que le nouveau personnage eût fini de se chauffer.

Par un effet machinal, et un de ces instincts qui poussent les semblables à s'agrèger, les deux sociétés s'étaient massées de chaque côté du foyer, et des œillades entre-croisées, des serremments de mains, des signes furtifs d'anxiété, témoignaient combien la partie aristocratique était peu rassurée sur les projets de la montagne.

Et pas moyen de se mettre en route: la pluie tombait toujours à déluge.

Enfin le vieux montagnard se leva, reprit son manteau à moitié séché, qu'il roula autour de son corps, et, la pipe aux dents, il se mit à arpenter la salle d'un air pensif. Sa démarche et ses mouvements saccadés avaient quelque chose d'automatique.

On ne lui voyait point d'armes; mais après avoir fait quelques tours, et comme il venait d'achever de brûler sa pipe, il porta la main à la poche de sa blouse, et il en sortit un instrument d'une longueur extrême, lequel, s'ouvrant avec un bruit sec, parut être un beau poignard luisant et affilé.

Il se servit de la pointe pour nettoyer le fourneau de sa pipe nonchalamment, et il le gardait tout ouvert dans sa main en continuant sa promenade.

Une fois il s'arrêta bien en face de Fernandez, qui, assis près de Claire, le chapeau rabattu sur son visage, tenait dans ses mains froides et tremblantes la main de l'heureuse jeune fille; le vieillard eut un sourire si sarcastique, et un ricanement tellement bizarre en cet instant, que Claire poussa un grand cri, et s'attachant au bras de son fiancé par un mouvement de protection involontaire:

— Oh! ne le tuez pas! s'écria-t-elle.

Ce cri fit bondir le baron; il se leva et se posa menaçant devant le montagnard, qui ne l'avait pas encore vu.

Ce fut comme une apparition subite: un élan de joie fit tomber le vieillard sur ses genoux; ses regards, si farouches tout à l'heure, exprimaient le plus profond ravissement; pleins d'une émotion muette, ils restaient fixés sur M. de Létang sans pouvoir s'en détacher; enfin il saisit sa main, et s'écria:

— Oh! mon lieutenant! mon lieutenant!...

— Bertrand! exclama le baron.

Il releva le montagnard, se jeta à son cou, et deux gros baisers retentirent au milieu du silence et de l'étonnement de l'assemblée.

— Le ciel soit loué de cette rencontre! dit enfin l'ex-colonel; je t'ai reconnu à la voix, mon bon camarade!

Puis, le poussant devant sa femme et sa fille:

— Voilà, leur dit-il, un ami! plus que cela, un noble et vaillant cœur, qui a exposé sa vie pour sauver la mienne! Regardez, ajouta-t-il, en montrant du doigt une large balafre imprimée à la tempe du paysan. C'est le signe impérissable de son dévouement pour moi! Ce cher Bertrand! malgré les années écoulées, ton souvenir est resté profondément dans mon cœur; et si j'ai hésité à te reconnaître tout d'abord, dame! c'est que trente années vous changent un peu... Allons, tu vas venir avec nous, et nous réglerons l'arriéré de ma reconnaissance. Es-tu marié? as-tu des enfants?

— Je suis veuf, mon lieutenant, et mes deux fils, revenus du service, ont une douzaine d'enfants chacun. C'est ce qui fait, ajouta-t-il en se grattant l'oreille, que pour les aider à donner la pâture à toute cette couvée, je suis bien obligé de faire un peu le métier des montagnes...

— Pauvre Bertrand! voilà de la probité bien employée, dit M. de Létang; mais à dater de ce moment, tu ne feras plus de cette mauvaise besogne

va arrêter tes comptes définitifs avec tes associés. Et le baron mit entre ses mains une bourse bien pourvue. Pendant ce colloque, le vieillard avait plongé trois ou quatre regards de lynx dans l'ombre où s'effaçait le commandant.

Celui-ci avait trouvé là, fort heureusement, un grès énorme pour s'asseoir; des atomes vertigineux obscurcissaient sa vue; une sueur froide perla à son front; la salle dansait un peu autour de lui.

Alors Bertrand, bourse en main, s'en vint loyalement associer les contrebandiers à la munificence de son ancien chef, et dégager sans doute, ainsi qu'il lui avait été enjoint, sa part d'action dans leur illicite trafic; car il les aida à compter les ballots de café, de tabac, etc., qui allèrent s'engloutir dans une trappe, jusqu'à quelque favorable circonstance de débit.

La population de ces montagnes vit en grande partie de ce genre de commerce. Repliée sur elle-même, n'ayant que des communications fortuites, et même hostiles avec le monde plus civilisé des centres, elle a conservé un vrai cachet de sauvagerie. Est-elle française? est-elle espagnole? c'est ce qu'on ne peut trop dire, et ce dont eux-mêmes se soucient fort peu. C'est une race mixte, tout à fait à part, vivant dans la seule crainte de la douane et de la justice, avec laquelle surtout ils ont trop souvent maille à partir; toutefois, leurs méfaits révèlent généralement plus d'ignorance que de perversité, plus de passion et de fauve énergie que de corruption réelle.

Cependant, la pluie qui avait amalgamé en ce lieu une société si disparate, commençant à cesser, les contrebandiers et les muletiers s'éclipsèrent un à un, sans mot dire, et bientôt il ne resta plus dans la mesure que les bûcherons à qui elle appartenait, nos voyageurs, Bertrand et le guide.

Deux heures environ s'étaient écoulées depuis l'entrée dans cette chaumière de la famille de Létang. Le baron éprouvait d'atroces tiraillements d'estomac qui le rendaient morose. Paul allait de minute en minute de la porte à sa mère, pour lui rendre compte de l'état du ciel, dont il ne fallait pas se risquer à braver l'inclémence, et Claire, complètement absorbée, semblait indifférente à tous, et contemplait D'ego assis à l'écart.

— J'ai une faim de chacal, finit par dire brusquement M. de Létang; voyons, Bertrand, n'y a-t-il pas moyen de trouver ici quelque chose à manger?

— On va voir, mon lieutenant.

Et après s'être concerté quelques instants avec le bûcheron et sa femme, le vieillard, qui semblait avoir recouvré l'activité de la jeunesse, eut bientôt improvisé un frugal repas.

Il ne se trouvait dans la pauvre demeure que des fromages, des galettes de blé noir, des noix et des cormes; on servit le tout sur une longue table autour de laquelle se placèrent toutes les personnes de la chambrée, le cérémonial étant nécessairement exclu d'un pareil gîte.

Quelques bouteilles d'excellent vin, qui restaient encore dans le panier aux provisions, complétèrent un régal trouvé excellent, vu les circonstances.

Durant ce repas, Bertrand n'avait cessé d'arrêter sur Fernandez des regards qui semblaient vouloir percer les derniers replis de son audace; mais celui-ci avait eu le temps de reprendre possession de lui-même, et ce fut avec un aplomb parfait et de hautains sourires qu'il approcha son gobelet, d'étain de celui du vieillard, quand on trinqua à la ronde.

GERMAINE BOUÉ.

(La suite au prochain numéro.)

LE CONCOURS HIPPIQUE

Le concours hippique qui se tient cette année au palais des Champs-Élysées s'est ouvert, du 1^{er} au 15 avril, sous la présidence de M. Duplessis Morinay, président de la Société hippique.

Le jury a été composé de membres du Jockey-Club, d'agriculteurs, d'éleveurs, de généraux, enfin d'hommes spéciaux.

Il y a eu des concours pour les chevaux attelés

seuls, à deux et à quatre; pour les chevaux de selle, pour les chevaux de chasse.

La foule a suivi avec intérêt ces luttes hippiques, dont les résultats nous démontrent avec quelle ardeur nos éleveurs de France travaillent à sortir nos races chevalines de l'anéantissement auquel les avaient réduites la suppression de ces grands vassaux qui tous possédaient de superbes haras pour la chasse et pour la bataille, les guerres ruineuses de Louis XIV, de la République et de l'Empire.

Les besoins de l'armée, depuis 1750, avaient fait enlever tout ce qui restait de chevaux passables dans le pays, et on avait été obligé d'employer, à la reproduction, des étalons de rebut. Dans ces conditions déplorables nos races se dégradèrent avec une promptitude effrayante.

Aujourd'hui, quoiqu'il reste encore beaucoup à faire, nos races indigènes se sont déjà en partie relevées de cet abâtardissement.

Nous en avons pour preuve vivante les beaux produits de M. Martial, qui a obtenu le prix d'honneur, décerné à l'exposant dont l'écurie la plus remarquable était composée de cinq chevaux au moins. Au même M. Martial a été dévolu le premier prix pour les attelages à quatre. Le second prix a été donné à M. Marion, qui a également obtenu le second prix d'honneur pour son écurie.

La plus remarquable paire de chevaux attelés et montés est encore sortie de l'écurie de M. Martial, qui a remporté le premier prix, tandis que le deuxième premier prix était donné à M. Gost fils.

Le second prix pour chevaux attelés à deux et montés a été décerné à MM. Sainton et Collet.

Pour les chevaux attelés seuls et montés, il y a eu deux prix, le premier accordé à M. Martial, le second à M. G. Schuster.

Le cheval de selle le plus remarqué, celui qui a valu à son propriétaire un diplôme et 1,500 fr., est celui de MM. Sainton et Collet.

Tous les chevaux primés ont été présentés à l'Empereur, samedi dernier, 9 avril, le jour où le chef de l'État et le Prince Impérial ont assisté aux manœuvres que les cent-gardes ont exécutées dans la grande nef du Palais de l'Exposition.

Le colonel Verly, commandant les quatre pelotons des cent-gardes, a fait défiler les cavaliers par un devant l'Empereur; formés ensuite par deux, les pelotons, de vingt-quatre cavaliers chacun, ont fait le tour du manège à diverses allures. Des conversations, des changements, des charges en bataille au trot et au galop ont été exécutés par les cent-gardes. Mais ces manœuvres n'ont pas eu tout le succès qu'on en attendait.

Nous les reproduisons cependant, ainsi que le concours des chevaux de chasse (hunter-saddle-horses). Ces chevaux résultent du croisement d'un cheval pur sang anglais (racer), et d'une jument demi-sang.

Notre gravure reproduit le saut des haies dont la hauteur est toujours proportionnée à l'âge du cheval. Ces essais ont eu lieu lundi 11.

Le concours hippique des Champs-Élysées est une distraction dont aurait eu bien garde de se priver tout élégant et toute élégante de la *hige-life* qui entre un moment au palais de l'Industrie avant d'aller faire sa promenade quotidienne au bois.

MAC VERNOLL.

COURRIER DU PALAIS

Fidèle à mes habitudes, je ne veux pas encore aujourd'hui vous parler de l'affaire Teulat, qui fait le sujet de tous les articles de journaux et de toutes les conversations. Il faut, avant de vous donner un résumé, et pour vous le donner complet, avec le *pour* en face du *contre*, attendre que l'avocat — j'allais dire le défenseur — de M. le docteur Lassègue ait donné ses explications, et cela n'aura lieu que cette semaine.

Elle ne chôme pas la cour d'assises d'Indre-et-Loire, et l'on vient d'y juger une affaire de détournement de mineure qui a fort occupé tout le département. Les accusés étaient Silvain Trinquart,

âgé de vingt-sept ans, et Victorine Trinquart, âgée de vingt-deux ans; le frère et la sœur appartiennent à une nombreuse famille de cultivateurs de la commune d'Esves. Là demeure aussi M. Roy, cabaretier-aubergiste, qui a une femme et une fille de seize ans, Marie Roy. — C'est la victime!

Silvain faisait la cour à Marie Roy, qui n'avait alors que quinze ans et demi, et il avait eu le bonheur d'obtenir son amitié, comme il l'a dit à ses juges; mais Silvain n'aura jamais de patrimoine que le tiers des 25,000 francs que possèdent ses parents, tandis que Marie Roy, qui est fille unique, aura un jour 25,000 francs à elle seule. O inégalité des fortunes et des conditions, où vas-tu te nicher! Il me semble que je vous copie un conte de M^{me} de Genlis.

M. et M^{me} Roy signifèrent à Silvain qu'il n'aurait jamais leur fille; Marie Roy signifia à Silvain qu'elle l'épouserait quand même, et Silvain signifia à Marie Roy qu'il allait l'enlever et la conduire à Paris. Au jour dit, à l'heure convenue, la chaise de poste... non, la carriole se trouva prête. Silvain avait pris sa sœur Victorine pour confidente et pour postillon! Hue! Cocotte! et l'on roula vers la plus prochaine station du chemin de fer.

Il faut se hâter de dire qu'à Paris le jeune homme et la jeune fille avaient des parents qui s'intéressèrent à eux. Marie Roy fut recueillie, soignée, et placée chez une lingère; Trinquart retourna à Esves pour ne pas donner prise aux soupçons. On voit que du moins ce fut un des plus innocents enlèvements qu'il y ait jamais eus dans le monde réel et dans le monde de l'imagination et des romans. Cependant le père et la mère barbare demandaient leur fille à tous les échos des environs, et l'on sait que les échos ont, de nos jours, des rapports fréquents avec la gendarmerie; M. et M^{me} Roy apprirent donc bientôt où était cachée leur fille, et ils la firent revenir près d'eux; l'absence avait en tout duré dix-sept jours. Ils portèrent plainte, néanmoins, et voilà l'amoureux Silvain Trinquart, traduit devant les assises pour détournement de mineure, et Victorine Trinquart accusée de complicité dans ce crime. Le dénoûment n'était guère douteux, et cependant le père et la mère barbare, qui ont une fille de 25,000 francs à elle toute seule, ont soutenu que Silvain n'en voulait qu'à la dot et aux espérances, et ils ont juré que jamais, jamais, au grand jamais, Silvain ne serait leur gendre. Mais Marie Roy, avec un calme et une assurance qui ont un peu étonné l'auditoire et les juges, a déclaré nettement qu'elle *le voulait encore*, qu'elle l'épouserait à sa majorité, et que même, fallût-il attendre plus longtemps, elle *le voudrait toujours!* Le père a répondu: Non! la fille a répliqué: Si! et la famille s'est retirée dans ces dispositions, après avoir entendu la cour prononcer l'acquiescement des deux accusés. Si vous voulez mon opinion, à moi qui ai entendu le petit ton décidé de M^{lle} Marie Roy, eh bien, je crois que: Si!

Il n'y a pas loin de quarante ans, étant enfant, j'ai vu jouer, au théâtre des Variétés, un vaudeville dont il m'est bien impossible de me rappeler le titre, et qui me revient toujours à la mémoire, non pas à cause de la bizarrerie du sujet, car, autant que je m'en souviens, c'était la parodie de quelque chose, mais à cause du dénoûment que je veux toujours retrouver et que je veux toujours m'expliquer. Vous connaissez ces obstinations de l'esprit et de la mémoire pour saisir des ombres. Odry jouait le principal rôle: il était prisonnier, il était condamné pour avoir épousé deux femmes, et voilà que tout à coup, à la fin de la pièce, il était reconnu innocent parce qu'il en avait épousé trois: voilà mon souvenir tel qu'il me reste, et je n'ai pas besoin de beaucoup d'efforts pour vous démontrer qu'il m'était demeuré inexplicable... jusqu'à ce jour. Je me demandais en vertu de quelle loi, réelle ou fabuleuse, un bigame pouvait bien devenir innocent en grossissant son crime d'un troisième mariage... et je ne trouvais rien; mais j'avais beau me répéter que mon souvenir était absurde, j'y revenais toujours, bien certain que je me souvenais... Vous allez voir comme quoi je pouvais bien avoir raison dans mon entêtement:

Je trouve dans les correspondances anglaises l'histoire d'un certain Richard Forster, âgé de soixante-



4^e classe. — Chevaux de chasse. — Le saut des haies.



Exposition hippique du Palais de l'Industrie. — Manœuvres de l'escadron des cent-gardes en présence de l'Empereur.



MÔDES DE PRINTEMPS. — Le Grand Marché Parisien.



Le Terme. — (Dessin de Crafty.)

Exposition hippique du Palais de l'Industrie. — Manœuvres de l'escadron des cent-gardiés en présence de l'Empereur.

dix ans, qui a comparu aux dernières assises de Maidstone sous l'inculpation de bigamie. Au mois d'octobre dernier il a épousé Anne Smith, et l'on a découvert qu'en 1842 il avait été marié avec une nommée Jane Smith. Il aurait pu dire que la ressemblance du nom l'avait entraîné à l'erreur; mais non, il a trouvé un moyen de défense beaucoup plus original. Il a dit ceci: Mon dernier mariage avec Anne Smith est parfaitement régulier et parfaitement légal, attendu que mon mariage de 1842 avec Jane Smith était nul de droit, nul de toute nullité. — Mais pourquoi ce premier mariage était-il nul? — Ah! voilà! parce que, précisément, ce n'était pas un premier mariage; quand je l'ai contracté, j'étais déjà, depuis quatorze ans, le mari d'une autre femme qui était encore vivante alors, mais qui est morte avant le mois d'octobre dernier!

Les jurés et le lord-juge lui-même restent un instant immobiles et pensifs, — absolument comme moi jadis en présence de mon souvenir, — car il faut un moment de réflexion pour saisir le moyen parfaitement légal derrière lequel s'abrite le vieux Richard Forster. En 1842, étant déjà depuis quatorze ans l'époux d'une femme encore vivante (ne se nommait-elle pas Smith aussi, par hasard?), l'accusé ne pouvait contracter un mariage valable, et, juridiquement, Jane Smith n'a jamais été sa femme. La première étant décédée, il a donc pu légalement épouser Anne Smith.

— Voilà l'histoire, milords, dit Richard Forster en se levant, bien convaincu que toutes les portes allaient s'ouvrir devant lui.

Mais on l'a prié de rentrer purement et simplement dans la prison, et, à la prochaine session des assises, on lui demandera compte du crime de bigamie dont il s'est rendu coupable en 1842, quand il a contracté mariage avec Jane Smith en 1842.

Mais peut-être y a-t-il prescription? Je ne connais pas assez la loi anglaise pour vous le dire.

PETIT-JEAN.

LE GRAND MARCHÉ PARISIEN

Certes, nous pouvons dire avec le poète: Salut, printemps, jeunesse de l'année! salut jeunesse, printemps de la vie!...

N'est-il pas vrai que toute femme jeune et belle, comme la nature, à cette époque de l'année, semble se transformer encore aux premiers sourires des rayons d'avril?

Oui, le ciel bleu, le gai soleil, les doux parfums, causent je ne sais quel épanouissement, je ne sais quelle métamorphose: les yeux ont plus de feu, les joues plus d'éclat...

On sent les plus pures effluves de la vie se mêler avec le sang dans les veines: le rire du soleil se reflète sur les lèvres et dans les yeux.

Salut printemps!

Eh bien, si le printemps entre pour quelque chose dans cette transformation splendide, il y entre cependant pour peu, paraît-il.

— Madame, disait un jour et à ce propos Claude Vignon à la duchesse de Maufrigneuse, madame, le printemps est charmant, si charmant que les poètes le mettent à toutes sauces. Avril venu, chacun s'écrie: Voici l'heure du rayonnement, et pour les femmes et pour les fleurs. Vous attribuez ce doux changement au soleil: c'est un tort. Le soleil fait éclore les fleurs, mais il n'a jamais rendu que je sache au visage d'une femme ce qui lui manquait pour être beau.

Ce n'est pas le soleil qui vous transforme, mesdames, c'est simplement le magasin dans lequel vous allez qui vous inspire l'idée d'une toilette appropriée à son pur éclat; voilà ce qui vous rend plus belle...

Et Vignon disait vrai.

Qu'une femme entre dans un de ces magasins où, avec un talent assurément artistique, les merveilles de l'industrie sont étalées, par exemple au Grand Marché Parisien, il est certain que cette transformation dont Vignon parlait aura lieu sans que le soleil y soit pour quelque chose.

Au Grand Marché Parisien, comme au milieu d'un parterre, puisque nous en sommes aux comparaisons poétiques, tout s'y trouve, tout y est varié: nuances, couleurs, dessins, etc.

Le Grand Marché Parisien, du reste, a pris un chemin fort extraordinaire pour acquérir de la réputation. D'habitude, on voit, affichées sur les murs de la capitale, des occasions qu'on ne retrouvera plus, des opérations remarquables, des différences de 40 pour cent, — c'est-à-dire des trompe-l'œil, des promesses irréalisables; lui a fait mieux. Comme son but est d'être sincère avant tout, comme il n'a aucun intérêt à vendre du clinquant au passant qui finit, toujours et quand même, par reconnaître la séduction, rien que la séduction dont il a été l'objet, — le Grand Marché Parisien, établi sur des bases solides, a pris pour principe de ne jamais user de ces phrases attrayantes et vides dont on use trop aujourd'hui.

Il se contente de dire: Nos assortiments sont beaux, et nous sommes certains que nos prix sont avantageux.

Et la preuve, c'est que l'on y voit, entre autres choses vraiment belles, des surahs, des alcyonnes-foulard et des alcyonnes-Nagali, depuis 2 fr. 95; des soieries Niu-ti-tien, à 3 fr. 40; des brésiliennes, à 75 c.; des toiles japonaises, à 1 fr. 45, et des toiles Cérés, à 2 fr. 95; des toiles aurore, délicieux tissu, à 3 fr. 25...

Mais il faudrait tout citer: depuis les confections qui semblent sortir de doigts de fées, jusqu'aux choses les plus simples.

Savez-vous à quoi tient sa réputation de vendre bon marché les meilleurs produits? A un système d'affaires organisé sur des bases d'ordre, de travail et d'économie: voilà le mystère.

Je voudrais avoir assez de temps et assez d'espace pour parler de ces magasins si connus de la clientèle véritable — et élégante, — mais l'un et l'autre me font défaut. Cependant, la meilleure manière de se renseigner à ce sujet est de consulter son catalogue illustré, qu'il met gratuitement à la disposition de nos gracieuses abonnées.

Bah! une lettre à l'adresse du Grand Marché Parisien, rue Turbigo, est bien vite jetée à la poste, et l'on peut avoir ainsi, et sans se déranger, au moins un aperçu de tout ce que l'on désire.

C. É.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-LYRIQUE: *Charles VI*, opéra en cinq actes, de Casimir Delavigne et Germain Delavigne, musique d'Halévy.

Ce n'est point que *Charles VI* soit précisément un opéra parfait, et qui tienne dans l'histoire de la musique la place réservée aux *Huguenots*, au *Frey-schütz* ou à *Guillaume Tell*. Mais la reprise n'en était pas moins souhaitable. En effet, n'est-ce pas faire bonne et ample justice, quoique tardive, que de remettre au jour un opéra retenu longtemps par la censure, et qui ainsi n'avait point fourni toute sa carrière? Puis, la partition d'Halévy, pour n'être pas la meilleure qu'ait laissée le maître, contient encore assez de pages heureusement venues pour pouvoir plaire par le temps de disette mélodique que nous traversons.

Pourtant il y a un point sur lequel la critique doit insister: à savoir que la musique d'Halévy, sans affecter des formes surannées, a tout l'air d'avoir été composée pour des oreilles plus délicates que les nôtres, c'est-à-dire moins gourmandes des grosses sonorités. Car notre goût s'est, pour sûr, transformé depuis trente ans, et nous recherchons en musique, comme en toutes choses, ce qui nous frappe vite et fort. Nous sommes des gens pressés et à épiderme dur. Aussi nous acclamons M. Verdi pour la promptitude et la véhémence des traits mélodiques dont sa musique est pleine.

Il sera bon de vous défler de ces tendances, même d'en venir à bout par la volonté, si vous allez au Théâtre-Lyrique entendre *Charles VI*. La partition

de *Charles VI* est, à ses beaux endroits, d'une ciselure ingénieuse, parfois exquise, mais vous n'y trouverez guère de ces grands coups de force auxquels se plaît le dilettantisme d'aujourd'hui. C'est de la musique écrite par un maître en l'art du bien dire, et qui intéresse plus qu'elle ne passionne, qui captive l'esprit et ne touche guère le cœur qu'en l'effleurant.

Je sais bien qu'il y a dans *Charles VI* des moments où toutes les voix chantant à la fois, et, réunies à tous les engins de l'orchestre, fournissent une quantité de son considérable. Mais alors encore le compositeur n'atteint pas à la puissance dramatique (laquelle d'ailleurs n'est jamais proportionnelle au volume de son émis); par contre, il redevient éloquent lorsqu'il apaise les fureurs artificielles de son orchestre, et qu'il prend un ton plus doux pour chanter. De là, le joli duo du premier acte entre Odette et le Dauphin, et le virelai de la reine au second acte, et la villanelle d'Odette au quatrième, etc...

Chansons que tout cela, dira-t-on. Non, romances plutôt. Encore je voudrais bien qu'on ne se méprenne pas sur le mot, puisqu'il entraîne aujourd'hui une idée défavorable et presque ridicule. Les romances d'Halévy ont un cachet de distinction très-personnelle et un tour souvent inattendu; pour essayer de les caractériser, elles sont de celles qu'on accompagnerait plus volontiers sur le luth que sur la guitare.

De ces gentils couplets, l'auteur de *Charles VI* en a jeté à profusion dans sa musique, laquelle, par ainsi, se trouve être de complexion assez mièvre, et plutôt élégante que robuste. Le fameux hymne: *Guerre aux tyrans!* affecte encore la forme romance dans sa phrase de début, et ne devient épique qu'au refrain. C'est d'ailleurs là un chant patriotique d'un bel élan, et tel qu'on n'en a point refait depuis. Il se dit au commencement et à la fin de l'opéra; il est d'abord le cri de ralliement des conjurés, et devient plus tard leur cri de victoire.

La partie la plus faible de *Charles VI* est la scène fantastique du quatrième acte, l'apparition des fantômes. La scène fait peu d'effet; aussi le musicien ne pouvait guère s'en inspirer.

Du reste, si l'y a des défaillances nombreuses dans la partition, il faut s'en prendre un peu au poème, qui est d'une indigence extrême et tout à fait indigne de la main de Casimir Delavigne. Il y est à peine question d'amour un instant au premier acte. Puis, comme si ce sentiment n'était plus de mise au théâtre, pour avoir été trop exploité par les musiciens, il n'en est plus parlé, et l'auteur essaye de concentrer tout l'intérêt du drame sur la folie du roi. Il en résulte une succession de scènes pénibles et qui font naître la pitié pour sentir trop l'hôpital.

Scribe, dont on a bien médité, eût traité le sujet d'une main autrement habile et féconde; d'autant plus que l'histoire de Charles VI abonde en péripéties et coups de théâtre du plus puissant effet à introduire dans un drame. Il eût mis en scène les maillotins et les cabochiens révoltés; il eût encore exploité l'assassinat du duc d'Orléans et celui du duc de Bourgogne, fait intervenir le roi Henri d'Angleterre... que sais-je? Mais, pour sûr, il n'eût point imaginé la fable que je vais vous dire, et qui fournit une des situations principales de *Charles VI*:

La reine Isabeau, nourrissant de noirs desseins, a donc attaché à sa personne l'homme de la forêt du Mans, dont l'apparition (d'après l'histoire) a causé la folie du roi. Or, le roi refuse-t-il de signer quelque traité honteux, c'est qu'il n'est pas assez fou; alors on pousse un ressort caché dans le mur de sa chambre, et l'homme de la forêt du Mans sort d'une armoire pour le forcer à signer, après avoir troublé à point sa raison en se montrant à lui... C'est burlesque.

Voici les notes que nous avons prises sur les chanteurs pendant la représentation: Lutz (*Charles VI*), acteur intelligent, très-habile à composer un rôle, mais souvent trahi par une voix ingrate; — Massy (le Dauphin), en progrès, a chanté avec beaucoup d'expression l'hymne de: « *Guerre aux tyrans!* » — M^{lle} Bloch (Odette), belles notes de contralto qu'elle a fait valoir, notamment au « duo des cartes; » mais peu d'intelligence comme ac-

trice; — M^lo Daram (Isabeau), joli talent d'opéra comique, tout à fait déplacé dans un rôle de grand opéra, etc.

ALBERT DE LASALLE.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

La mode aime les jeunes établissements. Ils ont de l'audace, de l'esprit d'initiative; chez eux l'imagination est exubérante, elle déborde et se répand en mille créations nouvelles.

Ne nous étonnons donc pas si la Paix, fondée il y a un an, s'est, dès le premier jour, placée au premier rang, par sa situation exceptionnellement avantageuse, son organisation intelligente et ses efforts constants.

La Paix, née avec le printemps, ne pouvait mieux inaugurer la saison des lilas. On respire dans ses galeries un parfum de renouveau.

Signalons une affaire tout à fait exceptionnelle. C'est une soie naturelle du Japon, écrie, magnifiquement brodée au plumetis, très-solide et blanchissable. Avec 16 mètres de cette soie, vous avez un costume complet, étagé de volants et étourdissant d'élégance et de brio. Le prix, 98 francs.

D'autres séries de soie naturelle écrie japonaise, aux veines plus riches encore, sont par 18 et 20 mètres. La broderie, plumetis et point d'arme, est fine, légère, mignonne, tout à fait perlée.

Remarquons en passant ces levantines double chaîne, toutes couleurs fines; ces diamantins, etc.

Les femmes de goût s'arrêtent à la galerie des costumes pour en admirer l'exquise distinction.

La mode adopte sans coup férir ces jolies toilettes de bébé, ajoutant du piquant à la grâce naïve de ces mignons chérubins.

**

Votre visage a-t-il subi l'influence du temps, de la fatigue, des longues veilles ou de l'insomnie? vite, prenez la houpe de cygne, plongez-la dans la veloutine Fay: après l'avoir promenée sur votre épiderme, jetez un coup d'œil à la glace, et votre visage vous apparaîtra transformé. Votre teint brillera d'un nouvel éclat. Cette poudre parfumée, invisible, tout à fait adhérente, en prêtant à la peau la douceur du velours, lui donnera une blancheur de lis (chez l'inventeur, rue de la Paix).

C^{SSO} A. DE BORETTY.

LA LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE

3, quai Malaquais, 3

(Même maison à Londres, 25, Garrick-Street)

a acquis la propriété des publications suivantes de feu

L. CURMER

- 1° **Le Livre d'Heures de la Reine Anne de Bretagne**, formant 2 splendides volumes in-4°, enrichi de 50 grandes peintures, or et couleurs, et d'un nombre considérable de bordures peintes d'après les plus beaux manuscrits du Moyen Age et de la Renaissance. Prix des 2 volumes en feuilles (presque épuisés)..... 750 »
- 2° **Les Évangiles des dimanches et fêtes**, formant 2 forts volumes in-4°, reproduisant en or et couleurs les plus merveilleuses miniatures des manuscrits du cardinal Grimani, de Bedford, etc., avec des bordures peintes de la plus grande richesse, ce qui fait de l'ouvrage une sorte d'encyclopédie de l'art, depuis Charlemagne jusqu'à la Renaissance. Prix des 2 volumes en feuilles (presque épuisés)..... 624 »
- 3° **Œuvres de Jehan Fouquet**. *Heures de Maître Estienne Chevalier*, trésorier général de France, formant 2 admirables volumes in-4°, reproduisant les merveilleuses peintures de Jehan Fouquet, connues jusqu'à ce jour, et qui passent avec raison pour des chefs-d'œuvre d'art, au temps de la Renaissance. Prix des 2 volumes en feuilles..... 360 »
- 4° **Le Lac**, par A. de Lamartine. Un magnifique volume, imprimé avec le plus grand luxe par M. Claye, et enrichi de 16 eaux-fortes de M. Alexandre de Bar. Ce beau livre n'a été imprimé qu'à 250 exemplaires. Prix de l'ouvrage, en feuilles (presque épuisé)..... 150 »

Reliures. La librairie Bachelin-Deflorenne, 3, quai Malaquais, se charge de l'exécution des reliures pour ces 4 ouvrages, aux conditions les plus raisonnables. Les prix varient de 100 à 1,000 francs, par ouvrage, selon la richesse de ces reliures.

NOTA. La librairie Bachelin-Deflorenne, ayant pour spécialité l'achat et la vente des livres anciens, rares et curieux, des riches reliures, des manuscrits, acceptera des échanges contre une ou plusieurs des publications de feu M. L. Curmer.

LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, ÉDITEUR

4, place du Théâtre-Français, 4

Guide du contribuable, par J.-E. ISOARD, contrôleur des contributions directes. 10^e édit. — 64 modèles de réclamations. — 1 vol. in-18 Jésus. Prix: 2 fr.

Les Masques d'or, par ALFRED DES ESSARTS. — 1 vol. in-18. — Prix: 3 fr.

La Directrice des postes, par ÉLIE BERTHET. — 1 vol. — Prix: 3 fr.

4 francs par an

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1870 et le Manuel des emprunts d'État.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Coûte 2 francs par an.

Il est envoyé gratuitement pendant un mois à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, 1, rue du Dix-Décembre.

Le Crédit Lyonnais publie chaque semaine un *Circulaire financier* contenant tous les renseignements qui peuvent intéresser les porteurs de rentes, actions, obligations, et guider les capitalistes qui veulent employer leurs fonds avec sécurité. Cette circulaire est envoyée **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande. — *Ecrire au Crédit Lyonnais, 6, boulevard des Capucines, Paris.*

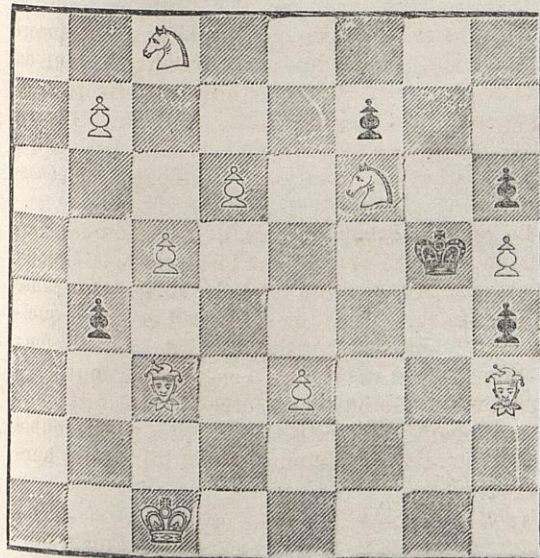
LES TABACS

« Un jour, — et c'est Balzac qui a dit cela en faisant parler ce héros typique du nom de de Marsay, — un jour, l'ennui vient, sans qu'on sache pourquoi; car l'ennui peut venir aussi bien de l'ombre d'un créancier que de l'ombre d'une femme... L'ennui vient. Vous, vous êtes tout disposé à vous briser le crâne contre les murs; moi, je mords le bout d'un cigare, je fume, et, chose étrange, l'ennui s'en va avec la fumée. — Où? Je ne sais! Il disparaît... mon ennui aussi. »

ECHecs

PROBLÈME N° 331

COMPOSÉ PAR M. LOYD.



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 328.

- 1. C 4 D
- 2. D pr. P, échec
- 3. T 6 R, échec
- 4. T 6 D, échec
- 5. T 3 ou 5 D, échec et mat.
- 1. T pr. F (var.)
- 2. F pr. D
- 3. R pr. C
- 4. R ad lib.

(A)

- 1. F pr. T, échec
- 2. C pr. F, échec
- 3. D 8 CD, échec
- 4. D 8 FD, échec et mat le coup suivant.
- 1. R 3 D (meilleur)
- 2. R 2 D

(B)

- 1. T 6 R, échec
- 2. D pr. F
- 3. D 6 FD, échec
- 4. D 4 F, mat.
- 1. T pr. C (4 FR)
- 2. R 4 D
- 3. T pr. F
- 4. R pr. C

Solutions justes du problème n° 327: MM. L. de Croze, à Marseille; Stiennon de Meurs, à Liège; E. Frau, à Lyon; café du Cercle, à Châtellerault; F. Brun, à Lyon; Chemin et Bance, à Mantes; Najotte, à Saint-Mandé.

Solution du problème n° 329.

- 1. T pr. PT
- 2. F 2 D
- 3. C 6 CD
- 4. F 3 F ou 3 R, échec et mat.
- 1. P 6 D
- 2. R 5 D
- 3. R 4 R ou 4 F

Ce problème a une double solution commençant par T pr. CD.

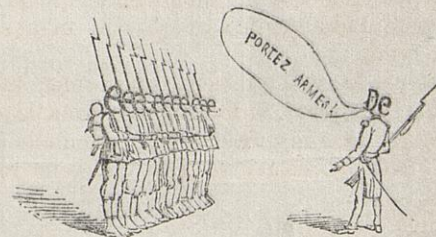
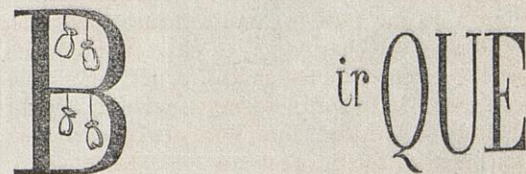
P. JOURNOUD.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir *franco* dans toute la France et l'Algérie.

Vient de paraître: brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure *franco*, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à la *Chemiserie spéciale*, 102, boulevard Sébastopol, à Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les paresseux critiquent aisément les travailleurs.

Cependant on a attendu longtemps avant de comprendre la valeur de cette herbe sèche dont se servaient les sauvages découverts par Colomb.

Nicot en présente un jour à Catherine de Médicis, qui n'en fait aucun cas. Autour d'elle, bien entendu, on ne songe même pas à l'employer.

Cependant peu à peu on imite les sauvages, et il arrive que l'usage de s'en servir s'établit si vite, que savants, hommes d'État et rois s'en préoccupent.

Les savants, après avoir appelé cette plante dixième merveille, la traitent comme on ne traiterait pas son plus cruel ennemi; les hommes d'État en font une affaire, et, quant aux rois, parmi lesquels il faut compter un tzar, un Turc et un Persan, ils ordonnent simplement de couper le nez à ceux qui oseraient en user.

Beaucoup de nez ont-ils été coupés? C'est ce que j'ignore. Mais ce que je puis dire, c'est que, sous Louis XIV, la ferme des tabacs rapportait cinq cent mille francs; un siècle plus tard, cette même ferme était allouée au prix de trente millions! Plus tard encore, de 1811 à nos jours, la France a gagné avec cela la bagatelle de quatre milliards, c'est-à-dire plus de quatre fois autant de pièces de un franc qu'il y a de minutes écoulées depuis la naissance du Christ.

En Angleterre, les droits de consommation perçus sur cette plante se sont élevés, dans une seule année, à près de deux cents millions.

Le tabac a besoin d'un sol à part, presque spécial. Il lui faut un terrain frais, substantiel et bien fumé.

Au mois de mars on sème, et en mai, après la transplantation, on récolte, ou mieux, on cueille.

Quand les feuilles avariées ont été nettoyées, on les enfile pour former des paquets, et on les suspend dans des hangars bien aérés.

Les cigares, a dit un spécialiste, qui sont formés en roulant dans un fragment de feuille une petite quantité de débris, qu'on lie en les tordant par les bouts, les cigares les meilleurs

et les plus recherchés sont ceux de la Havane. Il aurait pu ajouter : ils sont les mieux faits.

Mais les cigares et les cigarettes de la Havane ont une réputation hors ligne. La preuve, c'est que la Compagnie française des tabacs, fondée au capital de 7,500,000 francs, obtient le plus grand succès. A ce sujet, disons, en passant, pour rendre hommage à une institution d'utilité publique, qu'une souscription de 28,000 obligations hypothécaires, émises à 295 fr. et remboursables, en vingt ans, à 500 fr., est ouverte au siège de la Société du 12 au 16 avril courant.

Que l'on ose prétendre encore, comme on l'a dit à Londres dernièrement, que le tabac n'est pas entré dans nos mœurs comme une chose de première nécessité. Avec un roulement de fonds de 2,500,000 francs seulement, les bénéfices nets se sont élevés, en cinq ans, à plus de 4 millions. Mais où la curiosité va s'attacher, c'est assurément dans les détails suivants :

Fumeurs, lisez !

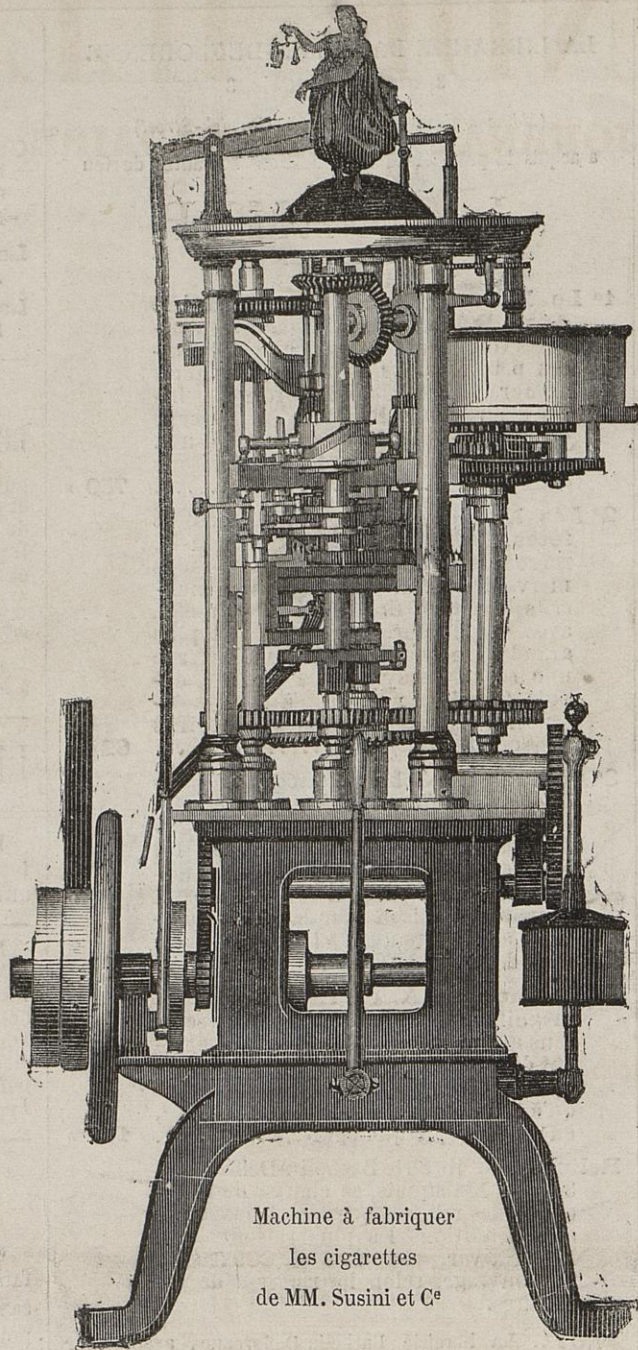
Les machines Susini que possède la Compagnie française des tabacs, machines dont elle a seule la propriété, doivent fabriquer, au minimum, 7,000 cigarettes; or, elles en produisent 10,500. Si l'on suppose 1,200 machines (l'usine de la Compagnie à Saint-Sébastien, en Espagne, en emploiera 750), fabriquant, par dix heures de travail, chacune 7,000 cigarettes, on arrivera à un total par jour de 8,400,000 ! Or, les bénéfices par mille sont au moins de 1 fr. 50 ! Jugez...

Cela, rien que pour des cigarettes ! Et si on y ajoutait les cigares ?...

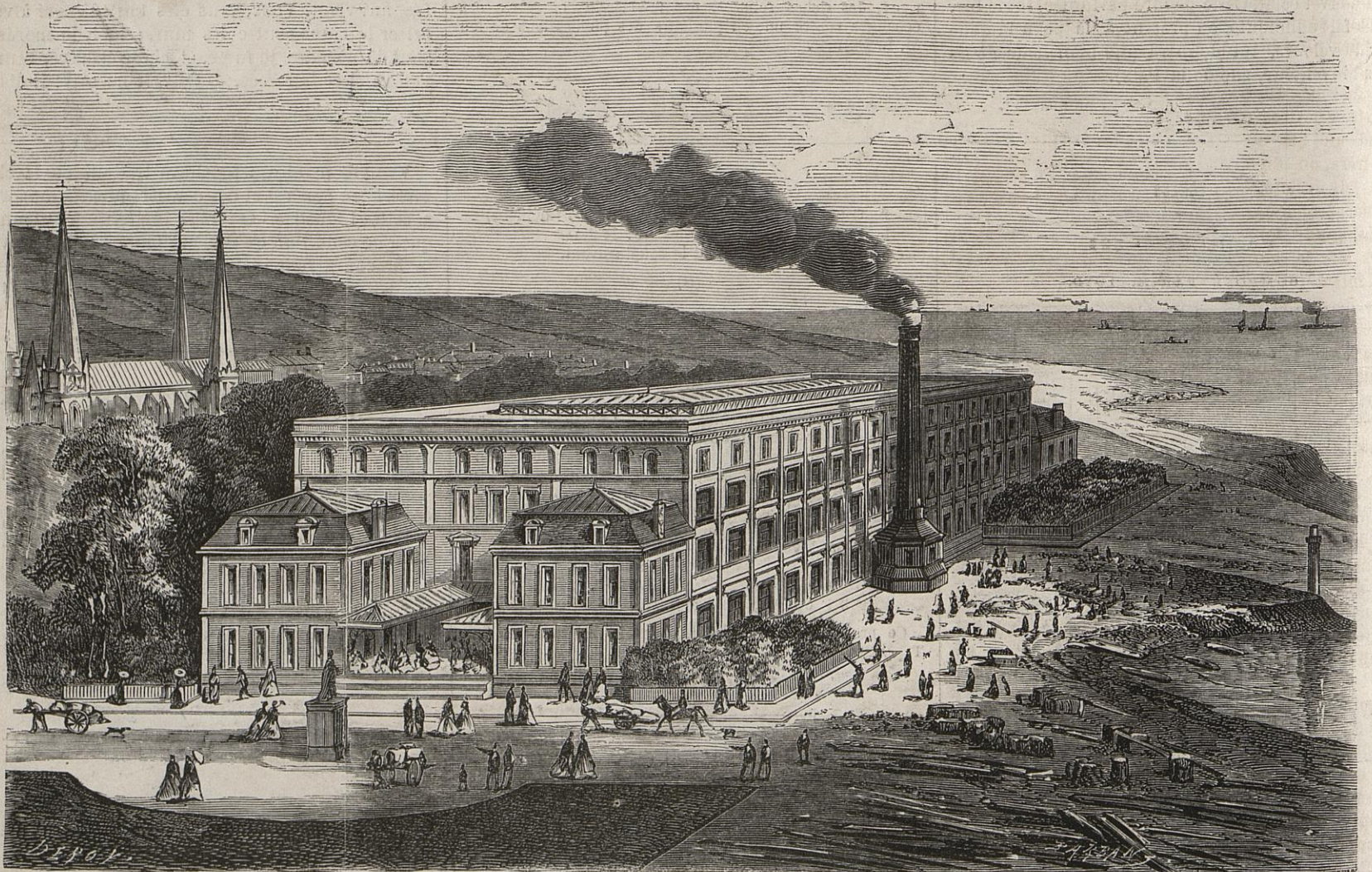
Mais, puisque j'ai commencé par Balzac, finissons de même, — on ne peut mieux finir.

« On dit : Le tabac s'en va en fumée, — comme pour dire : C'est peu de chose !... Cependant, jolie fumée, ma foi, que celle qui cause du plaisir à tous, et qui laisse, avant de se volatiliser, des centaines de millions dans les caisses d'un État. »

C. E.



Machine à fabriquer
les cigarettes
de MM. Susini et C°



LA HAVANE. — Vue générale de la manufacture royale des tabacs La Honradez.